U d'/of OTTAWA
39003000632512

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/gabrieltardedisc00sarl

REL AUG 15 1974
177-15 _ 180

Gabriel Tarde

DISCOURS

PRONONCÉS LE 12 SEPTEMBRE 1909

A SARLAT

A L'INAUGURATION DE SON MONUMENT

SARLAT

MICHELET, IMPRIMEUR, RUE DE LA CHARITÉ

—

1909

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottavensis

B
2411
.Z7S3
1909

Le dimanche 12 septembre 1909, la Ville de Sarlat fêtait la mémoire du philosophe et sociologue Gabriel Tarde, né dans ses murs le 12 mars 1843 et mort à Paris le 12 mai 1904. Elle inaugurait, dans le square du Palais de Justice, un beau groupe de marbre, œuvre du statuaire Injalbert, de l'Académie des Beaux-Arts.

Dès le début de l'après-midi, une foule très considérable, où se pressait, parmi de nombreux étrangers, toute la population de la ville et des pays environnants, entourait l'estrade dressée en face du monument, sous les ormeaux de la « Grande-Rigaudie ».

Sur cette estrade avaient pris place : M. Thamin, Recteur de l'Académie de Bordeaux, délégué par M. le Ministre de l'Instruction publique pour présider cette fête; M. Estellé, préfet de la Dordogne; M. Sarrazin, maire de Sarlat, député; M. le docteur Peyrot, sénateur de la Dordogne; M. Guillier, sénateur de la Dordogne;

M. Espinas, de l'Institut, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris; M. Louis Léger, de l'Institut, professeur au Collège de France; M. Charles Benoist, de l'Institut, député de Paris, professeur à l'Ecole des Sciences politiques; M. Injalbert, de l'Institut, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts; M. Fernand Faure, professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris, directeur de la Revue Politique et Parle-

mentaire; M. le docteur Lacassagne, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Lyon; M. Emmanuel Lasserre, conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux;

M. André Déjean, maître des requêtes au Conseil d'Etat, chef de Cabinet du Sous-Secrétaire d'Etat à la Guerre; M. Tavéra, sous-préfet de Sarlat; MM. Jouanaud et Cheyrou, adjoints au maire de Sarlat; MM. les Membres du Conseil municipal; M. Michelot, juge à Sarlat; M. Garrigou, juge d'instruction à Sarlat; M. Calmeil, substitut du Procureur de la République à Sarlat; M. Jean de Boysson, bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Sarlat; MM. Carles et André Toulemon, avocats à Sarlat; MM. Toulemon, Arlet, Gibert, Chouzenoux, Lasfargues, avoués à Sarlat; MM. Teilliet, Valery, Valette, notaires; M. Lagrange, architecte départemental;

M. le marquis de Fayolle, président de la Société historique et archéologique du Périgord; M. le marquis de Maleville; M. le comte de Sainte-Aulaire, conseiller d'ambassade; MM. Baptiste Carrès, Richard de Boysson, Louis Watelin, délégués par la Société historique et archéologique du Périgord; M. le comte Henri de Maleville, ministre plénipotentiaire; M. Antoine Lascoux; M. A. de Lacrousille, avocat à Périgueux, délégué par l'Ecole félibréenne du Périgord; M. le vicomte Armand de Prin; M. Robin de Saint-Amant; M. Playoult, trésorier du Comité sarladais du monument Tarde; M. Payeur, professeur de philosophie au Collège de

Sarlat; M. Fargues, principal du Collège de Sarlat; M. le docteur Franc; M. Nouailhac, conservateur des hypothèques; M. J. J. Escande, chef du secrétariat de la Sous-Préfecture ;

Mme Bertrand Roux; M. Gabriel Roux, juge d'instruction à Marmande; M. de Rivals de Boussac ; Mme Max Roux; M. et Mme Jules Roux ; M. et Mme Chastel ; M. et Mme Dauphin; Mme et Mlles Charles Benoist; Mme Portet-Lavigerie; Mlle Lacassagne; Mlle Renée du Minil, sociétaire de la Comédie française;

Mme de Tarde; MM. Alfred et Guillaume de Tarde.

*A deux heures et demie précises, après l'ouverture exécutée par l'*Union Philharmonique *de Sarlat, le voile fut levé, et M. Fernand Faure prit la parole en ces termes, pour remettre le monument à la Ville, au nom du Comité dont il était le secrétaire général :*

Discours de M. Fernand FAURE

Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Paris
Directeur de la « Revue Politique et Parlementaire »
Secrétaire général du Comité parisien du Monument Tarde

Monsieur le Maire,

Si anciens et si étroits que fussent les liens d'amitié qui m'unissaient à Gabriel Tarde, c'est à d'autres que moi que revenait le grand honneur de vous remettre aujourd'hui ce monument commémoratif.

Les hasards de la vie de vacances et aussi, sans

doute, la longueur du voyage en ont décidé autrement. Notre président et nos deux vice-présidents, nos vénérés maîtres et amis Levasseur, de Foville et Théodule Ribot ne sont représentés ici que par des lettres d'excuses et de regrets.

Je n'en lirai qu'une, celle qui m'a été adressée par notre président, M. Levasseur :

COLLÈGE DE FRANCE — *2 Septembre 1909.*

Mon cher Collègue,

Je viens de rentrer hier à Paris. Mon premier soin, ce matin, en descendant dans mon cabinet, est de vous exprimer, par cette lettre, le regret que j'ai de ne pouvoir me rendre à Sarlat pour prendre part à l'hommage qui sera rendu, dans quelques jours, à Gabriel Tarde.

Nous avons souvent parlé ensemble de Tarde et vous savez quelle haute estime j'avais pour l'homme et pour son talent.

Sa réputation l'avait précédé à Paris. *Les Lois de l'Imitation* étaient dans toutes les mains alors que bien peu d'entre nous connaissaient l'auteur. Nous en parlions à l'Académie et nous admirions l'originalité des vues, la largeur des perspectives et le charme tout personnel qui répondaient bien à la spontanéité des idées de ce penseur qui s'était formé lui-même par ses méditations solitaires.

Quand il a été à Paris, j'ai eu le plaisir de le connaître et de l'apprécier mieux encore. Il est devenu mon collègue dans plusieurs compagnies

savantes, à l'Institut international de statistique, à l'Ecole libre des Sciences politiques, au Collège de France, à l'Académie des Sciences morales et politiques. En quelques années, il a conquis sans brigue, par son seul mérite, les positions qui sont au nombre des plus ambitionnées par les hommes d'étude. J'ai été de ceux qui se sont empressés de lui tendre la main, pour en prendre possession.

Je n'ai pas à rappeler dans cette lettre le caractère original et la valeur de ses œuvres. Les orateurs qui prendront la parole le feront amplement. Je me borne à rappeler quelques mots d'une notice que je lui consacrais peu de temps après sa mort : « On est étonné, charmé par la soudaineté et la variété des aperçus profonds, des comparaisons ingénieuses qui pullulent et fourmillent; il semble que d'un cadre qui reste un peu confus, dans l'ombre, partent incessamment, dans tous les sens, des fusées lumineuses qui éclairent les profondeurs de la nuit. »

Veuillez, mon cher confrère et ami, vous faire mon interprète dans cette circonstance et agréer l'assurance de mes sentiments d'affectueuse confraternité.

E. LEVASSEUR.

Mesdames, Messieurs,

Pas plus que M. Levasseur, je ne veux parler ici de l'œuvre de Tarde. J'en laisse le soin aux maîtres autorisés que vous aurez le plaisir d'entendre dans un instant.

« Quand un homme sympathique et bon vient à

mourir, a écrit Tarde dans sa *Psychologie économique*, il reste de lui quelque chose de vivant encore, et qui peut être comparé hardiment à la gloire du plus grand capitaine : le souvenir tendre, affectueux ou reconnaissant qu'il a laissé au cœur de ceux qui, l'ayant vu et apprécié, le revoient encore, l'entendent parler et reconnaissent pour ainsi dire le son de sa voix ». Que ce souvenir tendre, affectueux et reconnaissant existe pour notre ami, comment en douterions-nous, Messieurs ? Notre présence ici n'en est-elle pas l'éclatant témoignage ? Mais quelques-uns ont pensé que cela ne suffirait pas. Je voudrais essayer de dire en quelques mots à quelle inspiration et à quel sentiment ont obéi les membres du Comité de Paris et du Comité de Sarlat, quand ils ont entrepris d'élever un monument à la mémoire de Tarde.

Si j'ai bien compris cette inspiration, c'est à la personne autant qu'à l'œuvre de notre ami que nous avons pensé, quand nous avons éprouvé le désir de voir ses traits fixés par le ciseau d'un grand artiste.

Certes, nous sommes bien loin d'être indifférents à son œuvre. Nous songeons avec joie et avec fierté à la haute et légitime renommée qu'elle lui a valu dans le monde des savants contemporains, aussi bien, peut-être même plus encore, à l'étranger qu'en France. Et nous sommes persuadés que l'auteur d'une œuvre pareille a trop honoré son pays, pour que celui-ci n'ait pas le devoir de lui rendre, à son tour, un hommage particulier. Mais à côté et au-dessus de ses écrits et de ses livres philosophiques, sociologiques, politiques, économiques, littéraires,

si nombreux que l'on a de la peine à en faire le compte, à côté et au-dessus même de ses idées et de ses doctrines, il y a l'homme. Et c'est à l'homme, à sa nature ardente et généreuse, à sa personnalité si originale, si fine et si sympathique que nous avons voulu témoigner notre affectueuse admiration, en perpétuant son souvenir.

Les théories de Tarde mises à part, théories souvent profondes, toujours ingénieuses, mais toujours discutables aussi, ce que nous aimons le plus en lui, ce que nous tenons à célébrer aujourd'hui, c'est tout d'abord, Messieurs, l'indépendance de son esprit et de ses jugements en matière philosophique, religieuse et politique ; c'est son sincère et inébranlable attachement à la liberté de la pensée. A la liberté pour les autres autant que pour lui-même. Car il n'était pas seulement un esprit libre, il était un esprit tolérant. Penser librement était le premier de ses besoins ; c'était aussi sans doute comme le premier de ses devoirs vis-à-vis de lui-même et comme la condition essentielle de sa vie. Il se défiait beaucoup des opinions communes, même, comme il dit quelque part, des « unanimités ». Il savait trop bien d'où elles viennent et ce qu'elles valent pour être enclin à s'extasier devant elles. « Quand une idée sort triomphante d'un scrutin, dit-il, on serait infiniment moins porté à s'incliner devant elle si l'on songeait que les 999 millièmes des voix obtenues par elle sont des échos. » (*Lois de l'Imitation*, page 249.)

Enfant, il avait trouvé intolérable la discipline de ses premiers maitres, les Jésuites, qui tenaient le

collège de Sarlat. Homme fait, il a toujours été rebelle ou tout au moins ombrageux, à l'égard des *autorités*, quelle qu'en fut la nature. Il n'a cessé de résister à toutes les tyrannies, à celle de la mode, à celle des doctrines et des coteries, aussi bien scientifiques que politiques.

Il s'est expliqué plus d'une fois à cet égard. Jamais mieux peut-être que dans le passage suivant, que j'emprunte à la préface de la *Logique Sociale* (p. 11) : « Dans cet ouvrage, dit-il, on trouvera bien des pages qui s'inspirent des problèmes anxieux de l'heure présente; on n'y trouvera pas une ligne, je l'espère, qui ne respire l'indépendance d'esprit, sans parti pris d'aucun genre, à l'égard des solutions régnantes. Mes idées sur l'imitation ont eu au moins cela de bon, de m'apprendre à me tenir en garde contre le prestige du succès, quelle que soit sa durée et son étendue. Je sais bien que la plupart des gens aiment mieux se tromper avec tout le monde qu'avoir raison tout seuls; mais le philosophe, comme le navigateur, doit se méfier des courants; et, plus ils sont violents, plus il doit s'en écarter. »

Ce n'est pas seulement chez l'élève difficile du collège de Sarlat, que s'est manifesté ce goût très vif de l'indépendance personnelle. Nous l'avons retrouvé, à plus de trente ans d'intervalle, chez le fonctionnaire du Ministère de la Justice, durant les six années qu'il y a passées, à la tête du bureau de la statistique. Tarde n'avait ni les qualités ni les défauts du rond-de-cuir. Ceux d'entre nous qui avaient été le plus heureux de le voir arriver à Paris

en 1894, et qui étaient le plus reconnaissants à M. Antonin Dubost de l'avoir appelé au Ministère de la Justice, eurent bientôt compris que les fonctions de bureaucrate ne lui convenaient guère. Même au bureau de la statistique, il n'était pas à sa place. Il aimait et il excellait à interpréter les chiffres de la statistique, à en découvrir le sens caché ou à trouver en eux l'argument décisif en faveur d'une théorie originale ; mais il n'aimait guère les assembler. S'agissait-il de rédiger le rapport annuel sur les données de la statistique judiciaire, tant civile et commerciale que criminelle, de l'illustrer d'aperçus nouveaux, d'explications pénétrantes, Tarde était là dans son élément, le philosophe et le sociologue qu'il y avait en lui trouvant alors une heureuse occasion d'exercer leur merveilleux talent. Et, encore, était-il exposé à souffrir, parfois, des corrections de mauvais goût que lui imposaient certains chefs maladroits. Mais le labeur quotidien du statisticien professionnel, de l'homme obligé de recueillir les chiffres envoyés par tous les parquets de France, de les contrôler, de les classer, de les additionner et de les diviser, tout cela lui était fastidieux et insupportable.

Aussi bien aspirait-il à s'évader de l'étroit et sombre bureau de la rue Cambon. Le Collège de France vint très heureusement le délivrer, en lui ouvrant une de ses chaires. Rarement la haute assemblée des professeurs de cette illustre maison fut mieux inspirée que le jour où elle voulut appeler à elle Gabriel Tarde. Ce fut pour lui la réalisation d'un beau rêve :

avoir précisément pour fonction de donner, avec la liberté la plus entière, un enseignement sur les sujets de son choix.

Un *enseignement*. Le terme convient-il quand il s'agit de Tarde? On peut en douter. J'ai quelquefois entendu dire par des amis qui le connaissaient bien : Tarde n'est pas, ne peut pas être professeur. Pour ma part, je préfèrerais dire : Tarde est un professeur à sa façon. Ses exposés, ses développements n'ont assurément rien de didactique, au sens ordinaire du mot. Mais du moins peut-on dire qu'il n'était pas de ces gens qui, suivant la parole de Montesquieu, « voulant toujours enseigner, empêchent beaucoup d'apprendre ». Enseignait-il vraiment ou n'enseignait-il pas? Cela importe peu. Ce qui est certain, c'est qu'il apprenait beaucoup, parce qu'il suggérait beaucoup. Personne n'avait, à un plus haut degré que lui, le don d'intéresser, d'exciter l'esprit de ses auditeurs, de leur communiquer ce feu sacré dont sa parole était toujours animée.

Tarde était un homme à doctrines. Mais personne n'a été moins doctrinaire, personne n'a moins dogmatisé que lui. Il était ardemment attaché à ses idées. Il les exposait avec une fougue qui resta toujours junévile, et il apportait, dans leur défense, une prodigieuse habileté, surprenant ceux qui se risquaient à discuter avec lui aussi bien par l'abondance que par l'imprévu de ses arguments. Il aurait pu dire de tous ses livres ce que de Tocqueville a dit de l'un des siens, *L'ancien Régime et la Révolution :* « J'espère l'avoir écrit sans préjugé, mais je

ne prétends pas l'avoir écrit sans passion ». Mais la passion pour ses idées s'accordait, chez lui, avec un certain scepticisme dont il laisse quelquefois percer la pointe et qui contribuait, avec son caractère naturellement bienveillant, à le rendre si tolérant pour les idées opposées aux siennes.

Scepticisme purement métaphysique. En réalité, Tarde est un idéaliste et un optimiste sincère. Dans l'immense conflit de désirs et de croyances, dans le formidable enchevêtrement d'initiatives et d'inventions individuelles qu'il aperçoit à la source même de la vie sociale, il croit au triomphe final de la bonté, de la beauté, de l'amour. Sous le désordre apparent du monde il découvre une harmonie profonde.

Pourquoi a-t-il toujours repoussé avec tant d'énergie, et je dirai, avec des arguments si péremptoires à mes yeux, la conception de l'histoire qui se qualifie de matérialiste ? (1) C'est parce qu'il croit « que la nature humaine, au fond, est bonne plus que méchante ; qu'elle est sociable avant tout, sensible à l'estime et à l'amour des inférieurs » (2). Il n'est pas jusqu'aux défauts de la démocratie que Tocqueville lui avait appris à bien connaître, et qu'il avait d'ailleurs merveilleusement observés lui-même, qui ne trouvent grâce devant lui : « Est-il vrai, dit-il, dans les *Lois de l'Imitation* (p. 333), que le régime démocratique implique essentiellement l'empire de ce que j'appelle la mode, et que par suite l'opinion et

(1) *Transformations du Pouvoir* (p. 63 et 19).

(2) *Transformations du Pouvoir* (p. 67).

l'usage y doivent toujours être aussi instables qu'informes et tyranniques, les majorités aussi imprévoyantes et aussi capricieuses qu'omnipotentes? Je ne vois nulle raison de le penser ». Et il revient sur la même idée, dans les *Transformations du Pouvoir*, quand il dit (avant-propos) : « Même dans les pays les plus démocratiques, les avilissements du pouvoir ne sont pas sans compensation ».

Il faut voir aussi, Messieurs, comment il transporte cet optimisme confiant jusque dans le domaine de la vie individuelle. Dans une page charmante de son livre *L'Opposition Universelle*, il compare l'état de l'homme toujours bien portant à l'état de l'homme souvent malade. Or, c'est à ce dernier qu'il donne la préférence! « Les personnes d'une santé délicate et instable, dit-il, habituées à gravir de temps en temps la douce pente ensoleillée de la convalescence et à redescendre le versant opposé — qui n'a pas de nom et en mérite bien un — font en quelque sorte des voyages psychologiques incessants, intéressants, qui les maintiennent jusqu'à la vieillesse en appétit de vivre. Les gens doués d'une santé inébranlable, au contraire, sont arrêtés, dès leur maturité, en un sentiment d'équilibre monotone, dont la monotonie se fortifie en avançant en âge ». Voilà les agréables paradoxes par lesquels il se consolait des fréquents déboires que lui causait une santé qui fut toujours « délicate ». L'espoir de gravir un jour la « douce pente ensoleillée de la convalescence », le rendait heureux pendant la maladie!

Mais je l'ai assez bien connu pour avoir le droit

de dire qu'il était plus heureux encore dans les périodes de bonne santé, quand il pouvait jouir pleinement de la vie, aidé qu'il y était par son extrême sensibilité, par la curiosité inlassable qu'il appliquait à tout, et par sa faculté d'admirer qui n'était qu'une des formes de sa merveilleuse faculté de comprendre.

Un mot encore, Mesdames et Messieurs, pour expliquer le choix que nous avons fait de la place que ce monument occupe.

Ce n'est pas seulement parce que Tarde est né à Sarlat et que l'origine sarladaise de sa famille se perd dans la nuit des temps, que son buste devait être ici. C'est parce qu'il y a vécu et que tout le labeur fécond de sa vie s'y est poursuivi sous la double influence d'une nature dont il savourait amoureusement le charme infini, et d'un milieu social où la vie est beaucoup moins rétrécie que certains ne se l'imaginent, mais dont la simplicité reposante convenait à merveille à sa santé fragile. Quand Tarde a quitté Sarlat, en 1894, à 51 ans, sa formation intellectuelle et scientifique était achevée. Toutes ses idées, toutes ses doctrines étaient fixées et, pour la plupart, avaient été déjà très nettement exprimées. Il venait à Paris à l'époque « de la moisson », suivant l'heureuse formule de ses fils, au talent desquels, si plein de promesses, nous devons la belle introduction placée en tête du petit volume de *Pages Choisies* qui vient de paraitre.

Sans doute, Paris lui a permis de s'épanouir avec éclat. Paris seul pouvait le mettre en plein relief

et lui donner toute sa valeur sociale. Mais notre ami n'a-t-il pas largement payé ce service, en se donnant à Paris sans compter? N'a-t-il pas donné beaucoup plus qu'il n'a reçu? Paris a joui pendant dix ans de l'homme que Sarlat avait mis cinquante ans à faire. Il a usé et abusé de lui. Il l'a épuisé et il a contribué à sa fin prématurée. Voilà ce que nous avons dit à ceux qui réclamaient pour Paris le monument de Tarde.

N'étions-nous pas, d'ailleurs, guidés et même liés par la volonté que Tarde a si poétiquement exprimée, quand il a dit qu'il voulait reposer « dans la friche sacrée où dorment ses aïeux? » Le jardinet du Palais de Justice de Sarlat n'est-il pas pour son buste ce qu'a été pour sa dépouille la friche sacrée de la Roque? Ceux qui l'ont bien connu savent que Tarde s'honorait d'avoir été magistrat pendant vingt-cinq ans. Ce fut un magistrat *singulier*, dit-on. Je le veux bien. Mais je voudrais aussi beaucoup de magistrats singuliers à la façon de Tarde. J'en voudrais pour l'honneur de la Magistrature et pour le bien du pays.

Il ne me reste plus, Messieurs, qu'un double devoir à remplir et ce n'est pas la partie la moins agréable de ma tâche.

J'ai d'abord à remercier tous ceux — c'est par centaines qu'ils se comptent — qui ont répondu à l'appel des comités de Paris et de Sarlat et qui ont participé à notre souscription publique. Je m'en voudrais de ne point dire que, grâce à la libérale initiative de M. le Sous-Secrétaire d'Etat Dujardin-

Beaumetz, l'Etat lui-même, dont nous sommes heureux de saluer ici l'honorable représentant, M. le Recteur Thamin, figure au premier rang des souscripteurs. Je ne puis davantage me dispenser de rappeler que le Conseil Général de la Dordogne, la ville de Sarlat, que son Conseil Municipal et son Maire ne nous ont jamais marchandé leur généreux concours.

Enfin, ne devons-nous pas remercier aussi le maître éminent, le sculpteur Injalbert, dont le ciseau à la fois vigoureux et délicat a su tirer du bloc de marbre que nous lui avons confié, au-dessus du corps admirable d'une femme aux formes enchanteresses, que Tarde se plaisait à célébrer, la tête expressive, le regard pensif et profond de notre ami.

M. le Docteur Sarrazin, maire de Sarlat, député, répondit à M. Fernand Faure en ces termes, au nom de la Municipalité qu'il représentait :

Discours de M. le Docteur SARRAZIN

Maire de Sarlat, Député

Madame,
Monsieur le Recteur,
Messieurs,

Le monument que le Comité confie à la vigilance de la Municipalité de Sarlat, réalise le vœu d'une population, où Tarde ne comptait que des sympathies, en même temps, je dois le dire à l'honneur de

mes concitoyens, que son talent leur inspirait une admiration profonde. Il sera doux à cette population de venir devant le buste de l'aimable philosophe contempler des traits qu'un glorieux artiste, M. Injalbert, a reproduits d'un ciseau incomparable, et évoquer, par là même, le souvenir d'une existence, tout entière consacrée à la science et à la beauté.

Tarde avait de qui tenir. Il n'était pas le premier à honorer un nom déjà fameux par des services rendus à la capitale du Périgord Noir. Dès la fin du treizième siècle, on trouve le nom de Tarde mêlé aux événements de notre cité, et, depuis cette époque, à chaque période, il ne se produit aucun fait politique, social, où ne soit associée la famille Tarde. Dans cette constatation, il est pour les survivants une source de légitime fierté.

Mais ce qui caractérise particulièrement l'histoire de cette famille, c'est qu'il semble que, au fur et à mesure qu'elle s'épanouit en des rameaux lointains, la nature imprime à son génie une vigueur nouvelle.

Pour elle, le temps se garde de dévorer la sève accumulée par les longues générations; il se plaît, au contraire des phénomènes habituels, à conserver intactes les forces des ancêtres.

Tarde était, d'ailleurs, de par sa mère, femme admirable, de qui il serait injuste de taire aujourd'hui la mémoire, lié à une famille, ayant, de nombreuses années, joué un rôle prépondérant dans notre ville.

L'hommage rendu à Tarde s'adresse donc bien à un pur Sarladais.

Merci à vous, Monsieur le Recteur, d'avoir accepté la présidence de cette solennité, et honneur à vous, Messieurs de l'Institut, du Collège de France et de nos Facultés, d'avoir pris l'initiative de cette glorification, où, tout remplis de gratitude, nous nous réjouissons d'un tribut payé par les plus nobles esprits à ce généreux sol périgourdin, qui, entre tant d'autres, a produit les deux savants, les deux philosophes que furent Montaigne et La Boëtie.

Certes, lorsque Tarde vivait parmi nous, nous étions loin de soupçonner les trésors dont son cerveau était peuplé, et si quelques-uns d'entre nous avaient d'un œil inquiet parcouru ses premières œuvres, nous aimions surtout en lui les qualités qui distinguent le caractère sarladais. D'un esprit enjoué et railleur, mais d'où la méchanceté était absente, il avait l'abord facile et se plaisait à scruter, dans des conversations familières, les âmes de ses compatriotes. Sans avoir constamment à la bouche les mots dont s'inspirent les lois sociales actuelles, il pratiquait tout naturellement la bonté, où l'avaient fortifié les enseignements maternels.

Aussi, quel plaisir était le nôtre que de l'apercevoir, dans nos rues, gagnant d'un pas rapide soit le Tribunal, auprès duquel son image resplendira désormais, soit le Jardin du Plantier, témoin de ses brillantes méditations.

Ce n'est pas sans regret, quel que fut notre orgueil d'un tel Sarladais, que nous apprîmes son départ pour Paris. Il n'y devait pas longtemps attendre la consécration de ses mérites. Mais ce n'est point à

son seul savoir, à la seule fécondité de son cerveau que furent dus tant de succès.

Tarde avait le secret d'une sociabilité pleine d'attrait. Développée au contact d'une femme digne de lui, qui, par son intelligence cultivée, par son tact exquis, l'aida utilement à diriger l'éducation d'une charmante famille, cette qualité lui valut bientôt un renom indiscuté dans les salons du Paris intellectuel, et, sans avoir jamais excité la moindre envie, tant était grande sa réelle modestie, il connut bientôt une juste gloire et les honneurs mérités.

De son œuvre colossale, je me garderai bien de tenter une analyse, devant les savants groupés à cette fête.

Qu'il me suffise de dire que cette œuvre comporte des enseignements précieux, où pourront puiser les législateurs de tous les pays. Elle est toute pénétrée d'indépendance. Tarde n'a pas eu le souci des froissements que soulèveraient ses théories et ses systèmes. Il a eu le culte du vrai. A chacun il attribue sa part des responsabilités.

Les changements politiques et sociaux, où évolue la France actuelle, ne sont pas toujours sans lui inspirer des craintes, de même qu'il paraît, parfois, redouter l'influence excessive de certaines personnalités sur l'esprit imitatif du peuple. Mais il sait ne pas rendre les institutions responsables de désordres, sur lesquels influent surtout des transformations d'ordre économique ou domestique. Peut-être, épris d'un désir de paix universelle, avait-il rêvé d'un gouvernement conduit par l'élite intellectuelle de la

nation, attristé qu'il était lui-même de voir la France se commercialiser et s'industrialiser de plus en plus, ouvrant ainsi les voies à la ploutocratie.

Ce qui est certain, c'est le droit qu'avait Tarde à l'hommage que nous lui offrons aujourd'hui. Le discours de M. Fernand Faure et ceux que vous allez entendre en sont la démonstration éclatante.

Quant à nous, Sarladais, nous ne pouvons assez remercier ceux-là qui ont eu l'initiative du monument élevé à notre cher et illustre compatriote. Qu'ils soient assurés de notre reconnaissance! Le triomphe de Tarde est quelque peu celui de sa petite patrie.

La remise du Monument à la Ville étant ainsi faite, M. Thamin, qui présidait la cérémonie, prit la parole au nom de M. le Ministre de l'Instruction publique qu'il représentait à cette fête :

Discours de M. THAMIN, Président

Recteur de l'Académie de Bordeaux

Messieurs,

Vous avez demandé qu'un délégué de M. le ministre de l'Instruction publique prît part à cette cérémonie. Je suis ici pour déférer à votre désir, et voici comme je l'interprète :

Si pas un homme, parmi les maitres de la pensée contemporaine, n'a plus complètement appartenu à

une ville que Gabriel Tarde n'a appartenu à Sarlat, il est cependant un certain degré où une gloire cesse d'être locale pour devenir nationale.

Et, de même que vous n'avez pu garder tout à fait pour vous Tarde vivant, à l'hommage posthume qui lui est rendu, le pays entier tient à s'associer et vous avez tenu vous-même à l'y associer, vous, municipalité, vous, Monsieur le Maire de Sarlat. Soyez-en remerciés. Mon premier mot, d'ailleurs, sera pour admirer la fidélité de Tarde envers son pays natal et la gratitude de ce pays envers lui.

Il est sans précédent qu'un philosophe ait aussi tôt sa statue et chez lui. Combien attendent encore la leur ! ou bien ne l'ont obtenue que dans ce rendez-vous des statues qui n'ont pas de chez soi, je veux dire à Paris même, où ne les entoure qu'une piété trop partagée. Pour mériter cet empressement, Tarde n'a cependant été d'aucun parti politique, ni même d'aucun parti d'aucune sorte. Il a été un penseur très libre, suivant, loin des coteries et des écoles, une voie très personnelle, de même qu'il était ce qu'on appelle un autodidacte, et peut-être en partie pour cette raison.

De telle sorte que la statue que nous inaugurons aujourd'hui honore d'autant plus les amis d'ici et les amis de partout, à qui nous la devons, et celui qui a mérité un concours de sympathie et d'admiration dans lequel n'entre l'alliage d'aucun sentiment que sa philosophie et sa mansuétude auraient désavoué.

Messieurs, j'ai connu Gabriel Tarde, nous avons

été les hôtes des mêmes maisons; je l'ai entendu alors qu'il débutait à Paris, comme conférencier. Et en face de ce marbre, qui exprime avec tant d'art sa physionomie si forte et si fine tout à la fois, j'évoque ce que ce marbre ne peut rendre : cet œil perçant derrière le lorgnon, cette mèche mobile descendant de la nappe noire de ses cheveux, et relevée d'un mouvement d'épaule qui, du même coup, semblait aider au jaillissement de la pensée. C'est M. Lacassagne qui a noté ces traits si vivants, dans l'étude biographique qu'il a consacrée à son ami et que, seule, égale en piété celle que nous tenons de ses propres fils.

J'ai été enfin un des témoins attentifs et charmés, non pas seulement de la rapide conquête de Paris par ce Méridional — car c'est là une histoire qui se répète, — mais des façons à lui de philosopher qu'il apportait, et, en particulier, de cette façon à lui d'associer les idées les plus lointaines, nées d'une lecture infiniment riche et variée. Car il a eu vraiment le génie de ce que les philosophes appellent : l'association par similitude.

Mais je sens, Messieurs, qu'il appartient à d'autres, ses concitoyens et ses intimes, de parler ici en vrais témoins, comme il appartient à d'autres, collaborateurs ou confrères, d'exposer son œuvre immense de penseur et d'écrivain. Et je voudrais, pour la part de louanges que je lui dois, m'inspirer du rôle officiel qui m'est dévolu.

Une pensée de lui m'y aidera. Il a dit quelque part qu'une gloire consentie était une forme de la

conscience collective, puisqu'en elle chacun reconnaissait son idéal et sa loi. Je chercherai donc, dans la part de gloire qui lui est revenue, la part de conscience nationale qu'il a exprimée.

Je me souviens de l'effet produit sur les lecteurs de la *Revue philosophique* par les articles de cet inconnu qui osait dire leur fait à des réputations classées et à des théories en passe de devenir incontestées. On ne sut que plus tard que cet iconoclaste tranquille écrivait à la Roque-Gajac et qu'il occupait à Sarlat une fonction dans la magistrature. Cependant, contre certaines formes de déterminisme biologique et social venues d'outre-Rhin, d'outre-Manche ou d'outre-Monts, c'était une réaction du vieil individualisme français qui s'affirmait. Je ne dis pas qu'une école rivale se dressait, car Tarde était trop indépendant pour appartenir à une école, fût-elle la sienne.

Qu'il s'agisse des causes du crime, les facteurs humains et sociaux, un moment oubliés, réapparaissent donc au cours d'une argumentation qui démolit les théories contraires, en ayant l'air de les vouloir seulement effleurer. Qu'il s'agisse de l'histoire du monde et de la civilisation, le rôle de l'individu est restauré contre celui des races ; et les génies de ces races, auxquels on avait sacrifié, sont remis à leur vrai rang d'idoles, comme avait été doucement rejeté dans le domaine des fictions cet être imaginaire qui avait causé les terreurs des uns et les scrupules des autres, le criminel-né. Personne n'est plus pénétré que Tarde, cependant, de l'idée de loi

sociale. L'homme cherche d'instinct des répétitions, c'est-à-dire des lois, qui l'aident à se reconnaître dans la complexité sociale, comme, aussi bien, dans l'immensité du ciel étoilé. Et cette poursuite instinctive de la loi est traduite par notre philosophe, avec une éloquence qui rappelle, quoique moins inquiète, l'éloquence d'un autre philosophe, de Jouffroy, en face du problème de la destinée humaine. Chaque génération a ainsi ses problèmes à elle et trouve le mode d'éloquence qui leur convient. Mais cette loi sociale, c'est dans le jeu des forces individuelles qu'il nous la faut saisir. Elle est, en son fond, psychologique et s'appelle la loi de l'imitation. Par l'imitation seule, l'individuel se transforme en social. Le contact d'un esprit avec un autre esprit, et, comme dit Tarde, la conscience d'une conscience, tel est l'événement capital, le phénomène type qui est l'objet de ce qu'il appelle, d'un vocable créé par lui : l'interpsychologie. Cette psychologie ne ressemble pas à la psychologie classique, puisque c'est dans la société qu'elle étudie l'individu ; mais cette sociologie ne ressemble pas non plus à ce que d'autres entendent par le même mot, puisqu'elle enferme dans l'individu toute réalité sociale. Sociologie psychologique donc, comme la criminologie du même auteur, comme son économie politique, comme sa cosmologie même, s'il nous est permis d'appeler ainsi des rêves plutôt que des doctrines, des rêves inspirés de Leibnitz.

Continuons et disons que le livre même qui traite avec une si admirable abondance de l'imitation

aboutit, volontairement ou non, à mettre en lumière cette condition de toute imitation : l'invention, l'invention individuelle. Et mèmement, chaque révolution de modes ou d'idées a, dans une résistance individuelle à l'imitation, son principe. C'est du petit au grand, du détail à l'ensemble que l'évolution a trouvé sa voie; et l'évolution de la science doit parcourir la voie inverse, c'est-à-dire, remonter en tout et toujours le génie, le plus souvent d'ailleurs obscur et innommé. Nos sciences ont commencé par être une poussière de petites découvertes éparses et sans lien. Mais s'il est évident que la science s'est construite ainsi, il n'est pas moins certain que la construction d'un dogme, d'un corps de droit, d'un gouvernement, d'un régime économique s'est opérée pareillement. « Tous, ou presque tous, nous avons collaboré à ces gigantesques édifices qui nous dominent et nous protègent. » « Les idées qui mènent le monde, ce sont les idées mêmes de ses acteurs. » J'emprunte à Tarde lui-même la magnificence de ces formules.

Et cet individualisme nous mène nécessairement à une philosophie de la liberté. A l'origine, tout est hétérogénéité, originalité tumultueuse qui reparaîtra jaillissante à la surface unifiée des choses. La nécessité qui mène le monde a l'accident pour origine. Et cela est vrai de l'histoire des espèces, incomplètement racontée par Darwin, comme de l'histoire humaine. Si bien que tel livre de Tarde pourrait partager avec un autre ce titre célèbre : « De la contingence des lois de la nature »; mais il faudrait

ajouter « et en particulier de la société ». Car, l'intérêt de ce genre de spéculation se double, quand on songe que cette indétermination laisse aux patries, aux nations latines par exemple, une prise sur leur avenir, menacé par des pronostics intéressés. Et Tarde, qui fut un bon Latin, consacrait à cette question, en vue d'une conférence qui ne put être faite, ses dernières méditations. Cet intérêt se double encore, quand on songe que le libéralisme en politique est lié aux doctrines pour lesquelles les individus sont les seules réalités qui comptent. C'est Tarde lui-même qui fait cette remarque, et il faut dire maintenant que, si sa philosophie de la liberté est parfois indécise, son goût de la liberté ne l'est jamais. Il ne redoute pas les tyrannies passées. Sa loi de l'irréversibilité des changements politiques et sociaux implique, en effet, l'impossibilité radicale de toute réaction. Il redouterait plutôt les tyrannies futures et les uniformités pesantes vers lesquelles sa doctrine, vue d'un certain côté, semble elle-même nous acheminer. Aussi, dans une boutade, qui n'est pas restée inaperçue, comme il souhaite de voir se prolonger cette inappréciable anarchie intellectuelle, que Comte déplorait! Il ne se résout pas à voir le progrès et l'avenir dans un monde nivelé par le flot de l'imitation, et cherche des issues pour ces îlots de diversité et de liberté que l'art au moins ferait surnager. Au fond, il a cet invincible attachement au sens propre, qui semble être une des vertus de ce terroir.

Lorsque s'éleva ici la statue de La Boëtie, son

ingénieuse fantaisie institua un dialogue entre cette statue et celle de Montaigne, et c'est de la liberté qu'elles s'entretenaient. J'imaginerai, à mon tour, la statue de La Boëtie accueillant, dans la cité des statues, la statue voisine de Tarde, et le mot de passe qu'elles échangeront sera ce même mot de liberté.

Individualisme et libéralisme. Oh! sans doute, il serait vain de tirer Tarde vers un dogmatisme auquel sa pensée trop souple et trop subtile échapperait; il ne serait pas moins vain de prétendre que les doctrines que ces mots représentent, ont chez nous un droit de cité exclusif. Il est certain, cependant, qu'il réveilla de vieux échos, et que son succès ne fut pas seulement le succès de son art, mais celui de ses idées.

Tout ce qu'on peut dire, c'est que cinq ans de recul ont accusé le relief des idées essentielles qui se dégagent de son œuvre. Aussi n'est-ce pas lui, qui, sur un ton de paradoxe qu'il ne dédaignait pas, a fait l'éloge de la mort? Il cite Bossuet : « Qui appelle-t-on parfait ? Un être à qui rien ne manque. » Or, vivre c'est avoir besoin; et à la mort seule il ne manque rien... Et ce paradoxe se trouve vrai quand il s'agit de l'œuvre d'un penseur que sa vie livrait au va-et-vient des polémiques, et dont sa mort seule a le don d'achever le dessin.

La philosophie de Tarde a un troisième caractère et qu'il affirma avec plus de netteté qu'il n'en met d'ordinaire dans des affirmations de ce genre : elle est idéaliste. Il croit au triomphe de l'intelligence

sur la force, de l'amour sur la lutte. L'opposition, second terme de sa triade sociologique, ne joue dans sa doctrine qu'un rôle provisoire ; elle prépare le troisième terme, qui est paix et progrès. Il cherche des fins à l'univers, quoique cette recherche soit passée de mode. L'industrie, qui ne serait que pour l'industrie, comme la science pour la science, lui paraît être une forme imparfaite de réussite sociale. Le poète achève ici la pensée du philosophe, dont il ne se sépara jamais d'ailleurs tout à fait. Et c'est en vers qu'il morigène à l'avance notre admiration pour des prodiges qu'il n'a pas connus :

> Ils ont dit : des ailes, des ailes !
> Et moi j'ai dit : des cieux, des cieux !

Une société, écrit-il, en prose cette fois, a, comme un homme, besoin par-dessus tout d'un grand amour ; et, si elle cesse d'aimer quelque chose plus que la vie, sa vie dès lors ne mérite plus d'être vécue. Elle est de lui encore, cette belle pensée : « Se civiliser, c'est sympathiser chaque jour davantage. » Nul n'a mieux parlé enfin de ces apparentes inutilités qui sont les fonctions supérieures de l'humanité ; il les compare aux belles forêts inexploitées des monts ; à quoi servaient-elles ? disait-on, et on les a abattues pour cultiver le sol incliné qu'elles retenaient ; et, depuis lors, les débordements des fleuves ont exercé des ravages inconnus du passé. De même, les lettres, les arts et les autres superfluités, les fêtes traditionnelles, populaires, domestiques ou religieu-

ses, retiennent sur leurs pentes toutes les forces débordantes du mal, et malheur au peuple qui, dans un esprit utilitaire, sacrifie ces joies pures ! — Voilà, Messieurs, quelques-unes des pensées dans lesquelles les plus hautes parties de notre conscience se sont reconnues.

Tarde a soutenu contre son maître Cournot, trop impersonnel à son gré, qu'une philosophie ressemble toujours à une personne, et n'est qu'une psychologie individuelle agrandie. Cette pensée s'applique bien à lui. Il a vécu dans ce qu'il appelle l'imitation-coutume et s'y est complu, et il a voulu que sa mort même en fut enveloppée. Il aimait sentir, dans cette terre périgourdine, sa racine. Il allait y vieillir, modestement attaché à sa profession, lorsque des amis ambitieux pour lui l'en arrachèrent. Mais en lui, par l'effet combiné de circonstances malheureuses, et, peut-être justement, parce qu'il fut le fils unique d'une mère veuve, qu'il me saurait gré d'associer à ce jour de triomphe, et parce qu'il fut menacé d'être aveugle et dut vivre longtemps sur lui-même, en lui s'est faite une de ces éclosions qui lui semblent donner un sens et une raison d'être à l'humanité. Dans un nid de traditions et de coutumes, apparut une des physionomies les plus originales, un des esprits les plus libres, exemple et résultat de ce long travail par lequel, d'une infinité d'éléments, lentement s'extrait « ce principe essentiel, si volatil, la singularité profonde et fugitive des personnes, leur manière d'être, de penser, de sentir, qui n'est qu'une fois et n'est qu'un instant. » Ces dernières

paroles, empreintes de pessimisme et d'optimisme tout à la fois, achèvent le livre le plus célèbre de Tarde, et c'est sur l'impression qui sort d'elles que je veux vous laisser.

M. A. Espinas, de l'Institut, prononça le discours suivant, au nom de l'Académie des Sciences morales et politiques, qui l'avait délégué, ainsi que M. Ch. Benoist, pour la représenter à cette cérémonie :

Discours de M. ESPINAS

DE L'INSTITUT

Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris

.....

MESDAMES,

MESSIEURS,

Ce que nous célébrons en ce moment, à vrai dire, c'est la naissance à Sarlat, il y a soixante-six ans, d'un homme qui reçut de la nature, pour la production littéraire et philosophique, des dons exceptionnels, des dons tels qu'en dépit de circonstances peu favorables, sinon contraires, ses rares mérites de penseur et d'écrivain devaient un jour éclater aux yeux.

Les études classiques du jeune Tarde venaient à peine de le conduire à son premier examen, lorsqu'il eut à subir quatre ans d'un mal qui arrêta presque complètement ses lectures; puis il fit deux années de droit dans sa famille, loin de tout secours, et une

année à Paris, sans commerce direct avec les maîtres du savoir juridique; enfin adulte, des obligations professionnelles étroites le retinrent jusqu'à sa cinquantième année dans des villes où je puis le dire sans manquer d'égards à la patrie de La Boëtie et de Tarde lui-même) des ressources exceptionnelles n'étaient pas préparées pour la haute culture. Telles furent les conditions difficiles au milieu desquelles se forma le poète, le savant, le philosophe, le professeur, l'entraineur d'esprits que nous avons connu, en un mot l'une des personnalités les plus brillantes du Paris intellectuel de ces dernières années.

Quelques lectures de Lamartine suffisent à éveiller en lui l'inspiration poétique, alors qu'il est encore écolier. Dès ce moment, toutes les fois qu'une émotion sérieuse s'emparera de lui, il éprouvera le besoin de la traduire en vers; et celles qui résultent des événements de sa vie, et celles que fait naitre en lui une curiosité inquiète sur la destinée humaine, laisseront ainsi une trace harmonieuse. Comme Léonard de Vinci inventait ses vernis et ses couleurs, il inventera des formes de vers et des rythmes nouveaux. Cette œuvre originale et de saveur délicate, il la fera en se jouant, sans interrompre ses grandes tâches.

Ses courtes études scientifiques lui inspirent le souhait d'aborder de plus difficiles problèmes; il les reprend sans guide, et va de lui-même bien au-delà de l'horizon de l'examen. Il profite des loisirs forcés que lui fait la maladie pour approfondir, en de brèves lectures, ligne à ligne, l'œuvre du philosophe

mathématicien Cournot et la dialectique de Hégel. Rendu à la santé, aucun effort ne lui coûte ; il met son aisance d'homme du monde dans la pénétration des sujets les plus austères. Il entre en commerce avec la métaphysique du passé et du présent; il mobilise, pour documenter les discussions qu'il poursuit avec lui-même, l'histoire politique et l'histoire des mœurs, celle des religions, la linguistique générale et la criminologie ; il élève par la statistique sa pratique de juge d'instruction à la hauteur d'une science. Il se fait à lui-même, en tous ces ordres d'études, dans sa tour de la Roque, une bibliothèque de livres de choix. Il accumule les notes et multiplie les esquisses. Il acquiert ainsi peu à peu ce style souple, délié, plein de mouvement et de couleur, pittoresque jusque dans l'abstraction, tantôt bandé pour la discussion, tantôt déployé en luxuriantes arabesques.

A quarante ans, il est l'un des esprits les plus richement informés, les plus agiles et les plus compréhensifs qu'on puisse voir. Après dix ans d'une production philosophique et sociologique qui le place parmi les premiers dans l'opinion, à l'égal de ceux que les circonstances ont le plus favorisés, il vient à Paris et s'asseoit dans une chaire dont l'accès est redoutable aux mieux préparés ; il y réussit sans peine dès le premier jour. Et de même qu'à Sarlat il avait été le boute-en-train des réunions mondaines, pour lesquelles il avait trouvé le temps d'écrire une douzaine de comédies, à Paris, partout où il passe la soirée, sa conversation est une fête, un charme

émane de lui. Je le demande, n'est-il pas naturel qu'un homme, ainsi comblé des dons les plus précieux par sa naissance, ait cru à la richesse foncière et à l'originalité des âmes, en dépit des doctrines qui invoquent, pour expliquer la différence de nos aptitudes et la direction divergente de nos pensées, l'enchaînement des circonstances extérieures et les fatalités du milieu? L'esprit souffle où il veut, il est indépendant des choses, telle sera la véritable devise de Tarde, qu'il croira tirer de son expérience même.

Et cependant, il est certain, pour ceux qui l'ont le mieux connu, que sa forte originalité résulte du nombre même des influences qui se sont exercées sur lui. Sa curiosité frémissante, sa vive appréhension des rapports des choses, son tour d'imagination un peu étrange, sa distinction native, son urbanité, sa sociabilité, voilà des traits qu'il tenait de l'hérédité ou de son éducation première; ceux qui ont eu l'honneur d'approcher sa mère et sa grand'mère ne sauraient y voir rien de mystérieux. Qu'une âme de poète se soit formée dans ce coin romantique de la Roque, les hôtes de ce logis antique, où on entend au seuil du salon le pleur des sources tomber du rocher, où des balcons Louis XV dominent des maisons du moyen-âge en ruines, et d'où les nuits claires de l'été sur la Dordogne offrent d'inoubliables spectacles, n'en seront pas surpris non plus. Mais enfin, cela échappe à l'analyse. Ce qui est plus saisissable, ce sont les éléments dont sa pensée philosophique s'est formée. Les grands inventeurs, quand l'histoire nous livre les matériaux de cette recherche, apparaissent

d'autant plus grands qu'ils se sont trouvés au point de rencontre de plus nombreuses et de plus importantes directions doctrinales. Descartes lui-même n'échappe pas à cette loi. Nous ne ferions donc pas injure à Tarde, en cherchant, si c'était le lieu et le moment, dans les enseignements qu'il a reçus ou les inspirateurs qu'il s'est donnés, la seule explication accessible des voies qu'il a suivies; les virtualités, la nature du génie d'un écrivain ne sont connues que par leurs effets. Elles-mêmes demandent à être expliquées, au moins dans leurs premières déterminations.

Pouvons-nous nous expliquer ainsi la faculté maîtresse, la préoccupation dominante de Gabriel Tarde? Peut-être. Mais d'abord, quelle est cette faculté maîtresse, quelle a été sa passion intellectuelle la plus ancienne et la plus durable? Nous ne pouvons qu'indiquer ici la réponse qu'à notre avis l'histoire des idées au XIXe siècle présentera à cette double question.

Quand ceux qui ne l'ont pas connu passeront devant ce monument et demanderont quel il était, on leur répondra sans doute : c'était un sociologue. Mais je remarque que ses fils, qui ont consacré à sa mémoire un autre monument, dont il serait peut-être plus fier que de celui-ci, ont placé ce très intéressant livre dans une série d'ouvrages *sur les grands philosophes français et étrangers*. J'estime qu'ils ont eu raison. Ils nous autorisent par là en effet à penser, et c'est une conviction qui s'impose à nous après une lecture nouvelle de ses écrits, que tout ce qu'il

a fait relève d'une conception d'ensemble du monde et de la vie déjà transparente dans son premier essai, et que la tâche première de toute personne qui veut comprendre ses théories partielles, doit être de dégager et de pénétrer cette doctrine philosophique, cette vue universelle des choses et de leur devenir. Il a été pour les contemporains, il sera de plus en plus, dans le souvenir des hommes, un remueur d'idées générales, un inventeur de clefs à effets multiples, un essayeur de systématisations. Seulement, de même qu'au XVIIe siècle toute philosophie comportait une physique et au XVIIIe une biologie générale, au XIXe, une philosophie contient, de toute nécessité, une sociologie comme partie inhérente et essentielle; et voilà comment Tarde est devenu sociologue. En exposant l'idée maitresse de la philosohie de notre ami et en en cherchant la source, nous avons quelque chance de rencontrer l'idée et la tendance dominantes de sa sociologie, celle-ci n'étant que le prolongement de celle-là, et nous serons ainsi mieux préparés à comprendre les raisons qui ont déterminé le choix des moyens très dignes d'attention par lesquels il a voulu manifester sa pensée.

L'éducation de Tarde a été profondément chrétienne. Tout jeune, il a vécu de cette vie intérieure, que les aventures les plus audacieuses de la pensée ne réussissent guère à abolir chez ceux en qui elle a été fondée par l'amour maternel. Ces premières impressions étaient encore vives, quand il reçut des Jésuites de Sarlat non seulement l'instruction reli-

gieuse sans cesse en action dans un internat ecclésiastique, mais un enseignement philosophique explicite, couronnement de ses études. Le Père qui fut son professeur était certainement un théologien éprouvé; ce n'est pas faire une conjecture hasardeuse que de le croire nourri de saint Thomas et de scolastique aristotélicienne, partant, sympathique au monadisme leibnitzien. Ce n'est pas faire une conjecture hasardeuse non plus que de le croire, conformément aux principes invariables de l'ordre, intellectualiste comme l'ange de l'Ecole et probabiliste comme les anti-cartésiens du XVIIe siècle; j'entends probabiliste en fait de connaissance et peu enclin à conférer aux conclusions de la science humaine et de la philosophie laïque une valeur absolue. La foi et la science n'étaient-elles pas pour eux deux croyances, celle-ci seulement beaucoup moins sûre que celle-là? Et quand les Pères dressaient devant leur studieux élève le bilan des biens de ce monde, ne lui ont-ils pas appris que les biens extérieurs n'ont aucun prix comparés aux biens de l'âme, et que la vie tout entière, avec ses meilleures joies, n'est rien à côté du bonheur infini dont nous avons soif? Ceux de nos auditeurs qui ont lu Tarde attentivement, reconnaissent dans ces enseignements présumés, intellectualisme, probabilisme, pessimisme, des thèses chères à sa philosophie; ils savent que ce qu'il y a de plus beau et de plus profond dans ses ouvrages, c'est la pressante démonstration en faveur du pessimisme, qui se trouve dans l'*Essai sur la Variation universelle*, plein d'un sentiment intense

de la faiblesse de l'homme, contre laquelle la morale et la politique utilitaires n'offrent à ses yeux que de pitoyables remèdes ; et peut-être se sont-ils demandé, comme nous, si ce pessimisme navré, cette amertume infinie, n'étaient pas un resouvenir de cette religion tendre et triste du XVIe siècle, qui a inspiré le *Stabat Mater* et tant de tableaux de désolation et de mort.

Quoi qu'il en soit, nous savons que les grands problèmes philosophiques, quelque précaution qu'ait prise son pieux professeur pour en pallier la portée tragique, jetèrent, dans l'esprit de Tarde, une fermentation redoutable. Ses années de solitude furent remplies par l'agitation tumultueuse de ses pensées. Tantôt il était sollicité par le mysticisme, et, à la suite de sainte Thérèse, de son compatriote Fénelon et du père Gratry, il s'abimait délicieusement dans l'amour divin : *Dilata me in amore,* disait-il avec l'*Imitation* qu'il avait beaucoup pratiquée, *ut discam interiori cordis ore quam suave sit amare et in amore liquefieri et natare.* Tantôt il demandait à Cournot, qui ne saurait, dit-il, toucher nulle question sans l'approfondir, comment peuvent se concilier la science et la foi. Il semble qu'il se soit réfugié, pour surmonter des points de vue contradictoires, dans l'idéalisme trascendental de Hégel ; bientôt l'influence hypercritique de Vacherot va le toucher. Mais, quels qu'aient été la liberté de ses interprétations et le caractère personnel expressément voulu de sa croyance, l'accent de ses déclarations réitérées ne saurait être trompeur ; il restait, après cette crise, par la profondeur et la pureté de

son sentiment, comme par l'orientation générale de ses pensées, philosophe religieux, même pour l'essentiel philosophe chrétien, et il nourrissait l'espoir d'unir un jour les forces dispersées de la science, de la religion et de l'art pour une floraison nouvelle du catholicisme.

Etranger aux distinctions commodes du kantisme, que ses maitres ne lui avaient pas enseignées, il s'abandonne dès lors à son penchant métaphysique, et voit tout l'univers peuplé de principes simples assez semblables aux monades de Leibnitz, qui sont en réalité des esprits ou des âmes, de « petites personnes. » Nos auditeurs s'attendent bien à ce que nous leur parlions d'elles. Ce sont les héroïnes de cette journée. Tout l'être des choses est dans les différences ultimes qui les séparent, et ces différences sont plus accentuées dans les monades, d'où sortent les choses pour se déployer à travers l'espace et le temps, que dans leurs manifestations. Par une sorte d'évolutionnisme à rebours, Tarde place dans ces virtualités la plénitude de l'être, parce qu'elles contiennent la plénitude de la pensée et l'individualité psychique maximum. Il les définit : les Idées de Platon logées dans les atomes d'Epicure. Mais voici la nouveauté. Ces monades, qui sont l'essence des choses, ne sont pas des réalités en soi ; elles sont plutôt un moment, un état de l'être cosmique. « Il est certain », résume son dernier ouvrage, « que tout vient de l'infinitésimal et, ajoutons-le, il est probable que tout y retourne. C'est l'alpha et l'oméga. Tout ce qui constitue l'univers visible,

accessible à nos observations, nous savons que tout cela procède de l'invisible et de l'impénétrable, d'un rien apparent, d'où sort toute réalité, inépuisablement... Nous aussi, comme tout être, nous sommes destinés à rentrer prochainement, par la mort, dans cet infinitésimal d'où nous sommes sortis, dans cet infinitésimal si méprisé, qui pourrait bien être au fond, qui sait? tout l'au-delà vrai, tout l'asile posthume, vainement cherché dans les espaces infinis. » [1]. Leibnitz aurait-il avoué cette interprétation semi-panthéistique de la Monadologie? On en peut douter, mais allons à la Sociologie, puisque Tarde, qui n'aimait pas ce mot, s'est vu contraint de s'en servir.

Une société, d'après ce système, que peut-elle être, sinon le milieu, le moyen, l'organe où se prépare le réveil des individualités. Qu'une société soit elle-même un être, c'est ce qui est absolument impossible, car on ne peut concevoir qu'une monade tout d'un coup surgisse du champ indistinct des phénomènes. Mais on conçoit que des monades agrégées s'accordent logiquement, puisqu'elles sont des pensées claires, dans les mêmes affirmations et les mêmes désirs. On conçoit qu'en cultivant les mêmes arts et les mêmes sciences, quelques âmes prennent un rôle prépondérant et d'autres un rôle plus effacé dans le groupe auquel elles appartiennent, qu'elles se subordonnent ainsi les unes aux autres. C'est en cela que consiste l'ordre social.

---

1 *Lois sociales*, page 159.

Nous sommes en présence de la société spirituelle chère aux docteurs de la scolastique. Toute cité est une cité de Dieu. Les types parfaits de ce concours momentané d'esprits sont les sociétés volontaires, salon, école philosophique, atelier d'artistes, église composée de fidèles indépendants, qui se constituent par l'adhésion à l'ascendant d'un hôte, d'un maître ou d'un pasteur vénérés, aimés et imités. Remarquons qu'il ne s'agit pas pour les sociétaires de faire vivre ce groupe et de le grossir, puisqu'il n'a pas d'existence corporelle, organique. Les corps organiques ne sont que l'image grossière des sociétés véritables, et de même les sociétés primitives ou les sociétés militaires, les nations considérées comme puissances productives et conquérantes. Les sociétés véritables sont vides de tout intérêt vital et collectif, et la liberté de leurs membres est entière. Il leur suffit d'y manifester la vérité, la beauté et la sympathie, de telle sorte que leurs conceptions et leurs œuvres, au lieu de passer pour des imitations et des redites, se signalent comme des découvertes, des inventions, des créations sans précédents. Quand cela a lieu, alors il y a encore une fois, grâce au milieu social, quelque chose de spontané et d'original dans le monde; l'univers, figé dans la routine des répétitions, retrouve sa seule raison d'être, et le sociologue spécialiste applaudit. Mais combien cette prolifération de nouveautés dure-t-elle et au bout de combien de temps la nouvelle élite de monades, qui vient de se dégager de la pénombre, rentrera-t-elle dans

l'indiscernable ? Hélas ! il n'y a que la médiocrité qui dure.

Somme toute, le devenir du monde, sociétés comme individus, est comme une série de couches alternées d'uniformités et de variations sans autre but qu'elles mémes, comme une fluctuation rhythmée où les vagues de l'être surgissent et se résorbent alternativement. Chaque existence est tantôt à l'état vif, tantôt à l'état torpide ; tantôt les monades sont rayonnantes et conquérantes, tantôt elles attendent dans les limbes de l'indifférencié le moment de rentrer dans la lumière et dans la gloire. La monotonie de leur sort dans ces alternatives se découvre. Un de ces états est-il pour elles préférable à l'autre ? Tarde ne saurait le dire avec fermeté ; il croit pourtant que « peu d'entre elles, une fois déchues du trône cérébral, aspirent à y remonter. » La vie ne vaut pas à ses yeux mieux que la mort. Les pages de la *Variation universelle*, dans lesquelles il expose son pessimisme, sont les plus belles de toute son œuvre, et nous croyons qu'il prendra rang à côté de Léopardi et de Schopenhauer, parmi les philosophes qui ont le mieux montré le néant des choses humaines et l'horreur de notre destin.

Entendons-le lui-même :

Pourquoi l'éternité de cette inanité ?
Pourquoi suis-je ? Pourquoi sommes-nous ? A quoi bon ?
Les cieux tournent, les mers se balancent ; mystère !
Vérité, vénusté, volupté — vanité !
L'au-delà, l'au-dessous, je l'ai touché d'un bond.
Tout est pareil... le ciel est semblable à la terre !

Il prend successivement dans sa main toutes nos joies, non seulement celles du corps et de l'ambition, mais celles de l'amour, celles de l'art, celles de la science, même celles du devoir, et son analyse en montre le néant. Puis il les rejette d'un geste de mépris et de désespoir, et c'est par ce désenchantement de la vie, de la vie sociale comme de la vie individuelle, par ce sentiment de la fatalité de la guerre universelle et de l'universelle douleur, par cette claire vue de l'écoulement et de l'inutilité de tout, qu'il se croit chrétien encore, après avoir douté des dogmes essentiels du christianisme. « C'est peut-être, dit-il, quand on s'est dépouillé de tous les dogmes de sa religion maternelle, et que cependant on la sent toujours vivre en soi, c'est peut-être alors qu'on se rend compte nettement de ce qui est son essence intime, son germe profond : le sentiment de désolation et de commisération d'où elle est née et qui n'a point perdu sa raison d'être (1). »

Tarde était déjà, sinon complètement, du moins pour une bonne part, ce chrétien ou ce boudhiste, ce croyant dépossédé par une impitoyable critique de tout objet digne de son idéal auquel il pût s'attacher encore, quand vint à sa connaissance la doctrine évolutionniste. Cette doctrine, qui était une reprise et un renouvellement du positivisme français, était la négation de toute sa philosophie. Il était par elle mis en demeure de s'attacher à tout ce qu'il méprisait : industrie, commerce, tâches

(1) *Logique sociale*, page 272.

politiques, compétitions affairées du forum, poursuite de la prépotence internationale. Il devait ou renoncer à tout ce que lui avaient appris ses maitres, et Cournot, et Leibnitz, et Renouvier, à toutes ses constructions personnelles, ou engager le combat contre le positivisme nouveau.

Il engagea le combat, et presque toute son œuvre s'explique par cette lutte.

Non qu'il repoussât le Darwinisme biologique, il l'accepte sans hésitation ; mais il repousse ce qu'un Italien a appelé le Darwinisme social, c'est-à-dire le système de l'évolution appliqué aux sociétés humaines, déjà stigmatisé par Cournot et Renouvier comme la grande erreur du siècle.

L'évolutionnisme, à tort ou à raison, considère les sociétés comme le prolongement des autres productions de la nature et la floraison ultime du devenir des choses. Il symbolise cette conception en disant que les sociétés naissent, vivent et meurent selon des lois naturelles. Il admet que les consciences individuelles qui les composent constituent par leur représentation des choses utiles et nuisibles au moi social, et du moi social lui-même, une conscience collective, et par leur réponse concertée aux sollicitations du péril ou du besoin, une volonté unique, commune, source de l'autorité, garantie des droits. Il cherche à diminuer la part de l'accident et du discontinu ; il reconnait que d'une époque à l'autre les nations ont progressé, et que la dissolution des unes a des chances de servir à l'évolution des autres, jusqu'à la dislocation de la planète. Il affirme que la vie,

au service de la nation et de l'humanité, est, en dépit des hasards inévitables, une vie bonne et digne d'être vécue. Il est optimiste, parce qu'il commande l'action dans une société donnée, pour laquelle il y a toujours quelque chose à faire et qu'on ne peut améliorer sans la prendre d'abord telle que l'histoire l'a faite.

Tarde choisit les thèses les plus saillantes de l'évolutionnisme et les accable d'objections serrées. On peut affirmer sans crainte que jamais le Darwinisme social n'a été critiqué avec une telle vigueur. Par lui, le problème de l'existence des personnes collectives et de la conscience sociale a été scruté sous toutes ses faces. Il a opposé à la doctrine de la volonté collective, source du pouvoir, une négation de la transmissibilité des délégations par le vote et une critique sévère du régime parlementaire. Il a montré dans les armées et les congrégations régies par des individus les formes les plus hautes, selon lui, de l'organisme social. Pour lui, la seule conscience collective de ce corps, c'est le chef en chair et en os. Il a nié, en sociologie, l'existence de lois véritables, d'un déterminisme semblable à celui qui régit les phénomènes physico-chimiques et biologiques, et qui serait autre chose, malgré sa rigueur mathématique apparente, qu'un ensemble d'habitudes mentales à la merci des irruptions du génie ou de la liberté. Il a ramené ces « pseudo-lois », comme il dit, ces lois relatives au *plerumque fit*, ces lois « rongées d'exceptions », à des rapports logiques, à des accords idéaux ou à des accords esthétiques, n'ayant rien

à faire avec les conditions d'existence. Une expérience est à tenter. Qu'on ouvre chacun de ses ouvrages, l'un après l'autre, on verra qu'à peine la question posée, il court à l'attaque de l'évolutionnisme sous la face où il apparaît, et procède à un assaut en règle contre lui, toujours avec les mêmes armes. Non, le devenir des choses n'est pas un passage de l'homogène à l'hétérogène. Non, les institutions en déclin ne reproduisent pas leurs phases embryonnaires; non, l'utilité n'est pas le lien social primitif, les hommes se réunissent pour jouer avant de se réunir pour se prêter appui ; non, les langues modernes ne sont pas, en raison de leur efficacité pratique, supérieures aux langues naissantes, floraisons d'inventions imaginatives et logiques admirables; non, les machines de l'industrie humaine ne s'organisent pas graduellement, elles naissent tout d'un coup et parfaites; non, les formes de gouvernement et les plans des villes ne sont pas l'effet des circonstances économiques et géographiques; non, la morale n'a pas progressé depuis les temps anciens que nous connaissons, et les crimes ne diminuent pas de nombre; « le cœur de l'homme ne change pas »; le criminel n'est pas un homme primitif, un sauvage; non, il n'y a pas plus de vérité dans les systèmes de nos jours que dans ceux d'autrefois, c'est l'assentiment public qui fait la vérité et non la vérité qui fait l'assentiment public; non, les religions ni les langues ne meurent d'elles-mêmes, comme si elles étaient atteintes de vieillesse, ce sont leurs rivales qui les tuent, et il n'y a pas de durée définie im-

partie par la nature aux institutions sociales, etc., etc.

Bref, Tarde est un sociologue dont l'effort a consisté à détruire de fond en comble l'œuvre de ce qu'on croyait être la sociologie, c'est-à-dire l'étude positive à peine ébauchée des faits sociaux, de leurs formes et de leurs lois nécessaires, de leur devenir, pour y substituer l'interpsychologie, qui laisse les âmes individuelles à l'état de puissances séparées et ouvre le champ de l'histoire passée, présente et future, à leurs initiatives incoercibles et imprévisibles, divinement arbitraires, réglées seulement par les lois de la logique et les suggestions de l'art, surtout par les impulsions du cœur. Il est un sociologue idéaliste ou *spirituel*. Il eût dit volontiers, s'il n'eût pas détesté les formules dogmatiques, que la sociologie sera spiritualiste, c'est-à-dire métaphysiquement individualiste, ou qu'elle ne sera pas.

La méthode d'exposition dont il s'est servi (pour l'invention il n'y a pas de méthode) est étroitement liée à sa philosophie tout entière. Par elle, il proclame encore la liberté de l'esprit. On a cru gagner quelque chose dans les sciences sociales spéculatives en assujettissant le chercheur à la discipline des sciences de la nature, c'est-à-dire en procédant, comme dans la physique, la chimie et la biologie, à une patiente accumulation et à une investigation méthodique des faits, en vue d'une démonstration irrésistible de leurs lois, en bannissant de cette recherche les préconceptions et les croyances, en opérant une définitive séparation entre

la science d'un côté, l'art et la religion de l'autre. Fidèle à son évolutionnisme à rebours, Tarde nous propose, au contraire, de revenir à la libre allure des philosophes d'autrefois, simultanément poètes et penseurs, prophètes et dialecticiens; il veut que la monade descende en elle-même pour y trouver la source de la beauté et de la vérité, pour y puiser l'inspiration esthétique avec les principes de la déduction. « La science, dit-il, ne saurait être le dernier mot du progrès. Supposons-la achevée, complète, ramassée en un catéchisme définitif, qui se logerait aisément dans un coin de toutes les mémoires; il resterait dans le cerveau humain immensément plus d'énergie disponible pour d'autres emplois que nous ne pouvons nous l'imaginer actuellement. Alors il deviendrait clair que la systématisation commencée et la propagation universelle de l'orthodoxie scientifique ont eu pour dernière et suprême raison d'être le développement extraordinaire d'hypothèses, d'hérésies philosophiques, de systèmes personnels et indéfiniment multipliés, de fantaisies lyriques et dramatiques extraordinaires, où se satisferait pleinement, en chaque esprit, grâce au savoir impersonnel, le besoin profond d'universaliser sa nuance spéciale, de frapper le monde à son sceau (1). » Poussée à bout, l'intelligence finira par n'être plus que la servante de l'imagination.

Cela est bien près de la formule de Comte, que l'intelligence est normalement au service du cœur.

---

(1) *Essais et mélanges sociologiques*, page 357.

Avec sa théorie de la croyance, Tarde n'éprouve aucune difficulté à soutenir que si le cœur est intéressé à l'acceptation d'une croyance, il suffit que la science n'y fasse pas une opposition formelle pour que cette acceptation devienne légitime. Ainsi, suivant lui, se révèle à nous le fond divin des choses, ainsi la monade prend conscience de sa nature supérieure, qui est la fraternité avec toutes les autres dans la communauté de leur origine. L'amour est donc, à son tour, appelé à inspirer la science, particulièrement l'économie sociale et la politique ; transformée en religion, c'est elle, la science, qui se chargera d'annoncer la bonne nouvelle et de prêcher la paix. « Aimez-vous, humains ; vous êtes tous frères ! » Tel est le principe d'une religion qui s'étend chaque jour avec les limites des Etats : véritable religion de l'humanité. Mais la religion de l'humanité n'exclut pas le patriotisme. Il y a un patriotisme qui prépare la paix universelle et le règne de la religion de l'amour. « Le labeur des nations n'est pas perdu », et c'est à l'humanité qu'il profite en fin de compte ; donc, il y a place à un progrès. Nous voilà loin des conclusions pessimistes et découragées auxquelles Tarde semblait s'arrêter tout à l'heure. Même il ira parfois, oubliant sa thèse que la volonté ne se délègue pas, renonçant aux critiques qu'il avait adressées au suffrage universel, jusqu'à se montrer indulgent pour la démocratie, pourvu qu'elle reste comme dans son cher Périgord une démocratie rurale. Il était trop artiste pour consentir à ce que son système, qui était aussi son poème, finit mal ;

trop doux, aussi, trop aimant pour se résigner au triomphe ultime de la haine, trop équitable aux idées, enfin, pour ne pas saisir les côtés séduisants du système adverse.

Par le triple ascendant de l'art, de la logique et de l'amour, la philosophie que son auteur appelait la néo-monadologie a gagné plus d'adhérents qu'elle n'eût pu le faire par les investigations documentaires les plus minutieuses. Elle ne vise pas à achever la science sur chaque point qu'elle touche; d'après les données essentielles du système, la vraisemblance lui suffit, parce qu'elle part de la supputation des possibles. « *Hypotheses fingo* », dit Tarde ouvertement. Nous nous souvenons qu'un jour, comme nous lui parlions de la nécessité dans la science de preuves complètes, exhaustives, ce mot provoqua chez lui une hilarité prolongée. Nous l'entendons encore. Des preuves exhaustives! Est-ce qu'on prouve quoi que ce soit en dehors des mathématiques? Mais les choses les plus crues sont les moins démontrées et les moins démontrables! Toucher, convaincre, entraîner, voilà ce qui importe. Et, en effet, il touche, il convainc, il entraîne tous ceux qui ne réservent pas leur hommage exclusif au culte impénitent de la science. Aux lecteurs français, déjà las des exigences de la méthode des laboratoires et des archives, et qui s'étonnent qu'au bout d'un siècle la sociologie ne soit pas encore finie, viennent se joindre une multitude de lecteurs anglais, espagnols, américains, allemands, heureux de courir à sa suite les beaux

risques de la métaphysique et de la foi renouvelées. Les sociologues ne sont pas tous contents. Mais, dit Tarde, les sociologues sont les plus insociables des hommes, et, d'ailleurs, l'illusion n'est-elle pas aussi efficace que la vérité à produire l'assonnance des cerveaux, but suprême des sociétés ?

Il y a des esprits auxquels il est difficile de croire que l'unanimité dans une croyance illusoire soit possible et si possible, durable. La science objective fonde l'union, parce qu'elle assure le concours dans la pratique à tous les degrés. Elle se vérifie par le succès dans l'action concertée contre tous les fléaux. Ce qui restera de l'œuvre de Tarde, c'est l'immense quantité des faits déjà acquis ayant déjà figure de théories partielles, qu'il a ramassés de toutes parts et de toutes mains, dans l'histoire, dans les récits de voyages, dans la vie contemporaine, dans le cours journalier des rapports humains les plus familiers et les plus simples, et qui sont là, prêts à exciter et à alimenter la curiosité scientifique des sociologues à venir. Il n'est pas un collectionneur de documents à la façon de l'érudit; il *voit* la vie sociale en action et en observe les manifestations avec les yeux de l'esprit; il a l'imagination observatrice. Par cette riche accumulation de matériaux déjà prêts à être assimilés, Tarde a rendu à la sociologie positive un service dont il serait injuste de méconnaître le prix. Et c'est par là, plus peut-être que par sa métaphysique, quelque ingénieuse et brillante qu'elle fût, qu'il a préparé l'avènement d'une politique de solidarité.

Mlle Renée du Minil, sociétaire de la Comédie française, déclama ensuite les trois poésies suivantes de Gabriel Tarde :

DEUX LANGUES MOURANTES.

Il est deux langues que j'adore
Et que je parlais autrefois ;
Il me vient des pleurs dans la voix,
Si parfois je les parle encore ;

Et je sens un trouble soudain
Dont toute mon âme est saisie,
Au moindre mot de poésie
Ou de patois périgourdin...

Il me semble que je m'abuse
Quand j'entends ces sons inouïs,
Le doux parler de mon pays
Et le doux parler de la Muse ;

Et je savoure tour à tour
Cette double réminiscence,
L'idiome de mon enfance
Et le langage de l'amour...

— Enfant, dans la sombre cuisine,
Sous l'ample manteau du foyer,
Tout en regardant ondoyer
La flamme inquiète et lutine,

J'écoutais, en un rêve d'or,
Les contes patois des fileuses;
Là, vers les rives fabuleuses,
Sur leurs genoux j'ai pris essor.

Elles ne sont plus; pauvres femmes!
J'en vois une aux traits purs et fins
Qui savait des récits divins;
Combien de fois nous l'implorâmes!

Et c'était un frémissement
Quand elle entamait une histoire!
Tous les fuseaux de l'auditoire
S'arrêtaient par enchantement...

Aussi, la langue des merveilles
Pour moi, la langue des esprits,
C'était le patois que j'appris
Dans ce cercle de doctes vieilles;

Le beau patois du troubadour,
A présent objet de risée,
Fragment d'une langue brisée
Qui fit le tour du monde un jour!

Comme un legs sacré du vieil âge
Ces défuntes me l'ont transmis,
Elles, et mes petits amis,
Les fils des pêcheurs du village.

— Plus tard, quand je sus le français
(Et j'eus de la peine à l'apprendre),
J'étais grand; survint l'âge tendre,
Je fis des vers, j'en pâlissais!

Tel, du genou de mes veilleuses
Au pied des Muses j'ai passé,
Confidentes qui m'ont bercé
De leurs légendes merveilleuses!

Du rêve à la chimère ainsi
J'ai passé... Mais vous, mes délices,
Conteuses ou consolatrices,
Je vous dis à toutes merci!

Je n'oublirai pas les royaumes
Où vous avez conduit mes pas;
Détrôné, je n'oublirai pas
Vos poétiques idiomes,

Tant qu'il restera dans nos champs
Quelque laboureur centenaire,
Qui, de l'*addisias* ordinaire,
Salûra de loin les passants;

Tant qu'il restera des mains rudes
De pâtres ou de mariniers,
Du passé survivants derniers,
A presser dans nos solitudes;

Tant qu'il restera dans nos cœurs
Quelque souvenir à redire,
Quelques débris, quelque sourire
Du temps des songes séducteurs!

Et je vous parlerais, quand même
Vous auriez un pareil destin,
Ensemble du commun dédain
Subissant l'injuste anathème,

Toi qui fus la langue des cours,
Du gai savoir, fleur mutilée!
Et toi, non moins qu'elle exilée,
Langue des dieux et des amours!

LE PHILOSOPHE.

Impuissant et superbe en ses vœux solitaires
Le philosophe est triste au milieu des savants;
Tel, parmi des époux heureux et triomphants,
Un platonique amant aux rêves adultères...

L'un et l'autre on les voit, ces libertins austères,
Punis de leurs desseins ténébreux, alarmants.
Donc, malheur à qui porte en soi ces deux tourments
D'impossibles amours, d'insolubles mystères!

Malheur à l'orgueilleux, dans l'abîme élancé,
Qui se permit d'ouvrir ces deux ailes de l'âme,
L'hypothèse hardie et l'amour insensé!

Pauvre, il mourra sans gloire et sans larmes de femme,
N'ayant jamais connu l'ivresse après la flamme,
Ni le bonheur de croire, après avoir pensé!

1870.

MA MAISON.

Elle est âpre, ma maison,
Aux flancs d'un rocher creusée,
Noire et par le temps usée,
Mi-caverne, mi-prison;

Elle est douce, ma maison,
Au grand soleil exposée,
Voyant, par chaque croisée,
Fleuve bleu, vert horizon;

Elle est fière, ma maison,
Avec son porche de pierre,
Sa vieille tour et son lierre,
Et ses restes de blason;

Elle est humble, ma maison,
Simple, aux pauvres familière,
Délabrée, hospitalière
Aux vents, en toute saison;

Bénie elle est, ma maison,
Joyeuse elle est, quand la troupe
De mes fils y boit sa coupe
De divine déraison!

Hélas! courte floraison
D'espérance et de chimère,
Là j'ai vu mourir ma mère,
Elle est triste, ma maison!

1892.

M. Louis Léger, de l'Institut, professeur au Collège de France, prit la parole au nom du Collège de France :

Discours de M. L. LÉGER

DE L'INSTITUT

Professeur au Collège de France

MESDAMES,

MESSIEURS,

Le Collège de France a tenu à rendre un suprême hommage au collègue éminent, à l'homme sympathique et charmant, qui ne lui a appartenu hélas ! que pendant une bien courte période, mais qui a laissé au cœur de tous ceux qui l'ont connu un souvenir ineffaçable. Le Collège de France n'est point un de ces établissements de carrière où l'on arrive, après avoir franchi un par un les divers échelons de la hiérarchie universitaire. Il n'a souci ni des titres, ni des diplômes; il va chercher le mérite en dehors des cadres officiels, et son choix, généralement ratifié par l'Académie compétente, l'est aussi par les pouvoirs publics et par l'opinion.

Tarde appartenait à l'Administration de la Justice, lorsque la mort de notre regretté collègue, M. Nourrisson, rendit vacante la chaire de philosophie. Tarde se présenta à nos suffrages. Il était en concurrence avec un redoutable adversaire, M. Bergson, et cette concurrence le découra-

gea un peu. J'ai été de ceux qui l'ont excité à persévérer. « Je n'ignore pas, lui disais-je, les mérites de votre concurrent et j'espère bien que nous l'aurons un jour pour collègue. Mais il appartient déjà à l'enseignement; il est professeur à l'Ecole Normale; il peut exercer sur de jeunes intelligences l'action de sa science et de son talent. Vous, vous êtes confiné dans un bureau; il faut que vous en sortiez; il faut que nous vous donnions le public qui vous manque. Persévérez. » Il persévéra et, le 15 janvier 1900, il fut nommé professeur. Ce fut pour lui une grande joie.

« Une seule chose me préoccupe, me disait-il, peu de temps après son installation. La matière de mon enseignement est étroite; elle ne peut pas embrasser plus de dix années; au bout de cette période elle sera épuisée. » Je calmai ses scrupules en lui faisant remarquer qu'au bout de dix années, la science se serait sans doute enrichie de quelques faits nouveaux, que d'ailleurs son public se serait certainement renouvelé. Je n'ajoutai pas que nul d'entre nous n'était sûr d'avoir devant lui plusieurs cycles de dix années. Il ne devait pas même parcourir la première moitié du terme qu'il s'était assigné.

Tarde nous fut un collègue essentiellement sympathique. Assidu à nos assemblées, il nous fit apprécier dès le début l'aménité de son caractère, la vivacité de son esprit, la bonté de son cœur. Il fit sa première leçon le 8 mars 1900. Quelques mois plus tard (novembre 1900), l'Académie des sciences

morales et politiques confirmait notre suffrage et le sien en l'appelant à siéger au fauteuil resté vacant par le décès de notre cher collègue, M. Charles Lévêque. Lévêque avait été précisément celui des nôtres qui avait fait la campagne la plus énergique, non point contre Tarde, mais en faveur de son concurrent, M. Bergson. Ce concurrent allait à son tour entrer au Collège de France, et enseigner à côté de celui qui lui avait naguère disputé nos voix, et, tout en pleurant sincèrement le philosophe exquis, le collègue excellent que nous avions perdu, nous nous réjouissions d'une solution qui plaçait l'un à côté de l'autre, dans notre maison, deux hommes également dignes de nos sympathies et de notre admiration.....

Mais un labeur assidu, une sociabilité trop docile aux attraits du monde, où l'esprit et la bienveillance de notre collègue le faisaient également rechercher, peut-être quelque tare ignorée, avaient miné la santé de notre excellent collègue. La dernière fois que j'eus la joie de le rencontrer, ce fut à une séance de l'Académie Française, le 28 avril 1904. Brunetière, qui siégeait lui aussi pour la dernière fois sous la coupole, nous avait tous charmés par cette parole incisive, abondante, harmonieuse, dont il semble avoir emporté le secret dans la tombe. En sortant de la séance, nous échangions nos impressions. J'admirais la jeunesse d'esprit de Tarde, l'enthousiasme dont il débordait, la joie communicative avec laquelle s'épanchait son admiration.

Les graves fonctions, les études austères qui

occupaient sa vie, n'avaient rien dérobé aux rares qualités de son esprit et de son imagination. Il avait débuté dans la vie littéraire par la poésie et, au fond, il était resté

le poète mort jeune en qui l'homme survit.

Et la poésie le reprenait parfois au milieu de ses austères travaux, et c'est en vers qu'il écrivait cette page de son testament moral, où il demandait à reposer près des siens, dans le sol de ce Périgord, auquel il était resté fidèle et qu'il n'avait jamais oublié au milieu des séductions et des succès de la vie parisienne :

Il est dans mon village, au milieu de la plaine,
Lieu charmant où toujours rajeuni je reviens,
Une pièce de terre, inculte et de fleurs pleine,
Une friche sacrée où dorment tous les miens.

Là je veux que des bras amis portent ma bière,
De laboureurs suivie et de vous, mes enfants.
Et je veux qu'un pieux murmure de prière
Accompagne vos pleurs tout le long de nos champs.

A l'époque où notre cher collègue nous a quittés, pour aller dormir dans la terre natale, nous avons eu le regret de ne pouvoir lui rendre les derniers honneurs. Nous venons, aujourd'hui, saluer le monument qui fait revivre cette loyale, ardente et sympathique physionomie, et répéter devant lui cette belle pensée de Léonard de Vinci, que Tarde appliquait à Charles Lévêque, son prédécesseur académique, et qui peut si justement s'appliquer à lui-même : « De même qu'une journée bien dépensée

donne joie à dormir, ainsi une vie bien dépensée donne joie à mourir. »

Nous remercions ses compatriotes du respect qu'ils gardent à la mémoire de notre cher collègue, de la piété avec laquelle ils veilleront sur ce monument, où un artiste illustre a si bien reproduit sa physionomie. Tarde n'est pas mort pour nous tout entier; il vivra bien longtemps encore, non seulement dans le cœur de tous ceux qui l'ont aimé, mais aussi dans l'esprit de tous ceux qui méditeront ses livres et qui s'inspireront de ses doctrines ou de ses hypothèses.

M. le Docteur Lacassagne, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, correspondant de l'Académie de Médecine, parla au nom des Archives d'Anthropologie criminelle *et au nom des amis de Gabriel Tarde :*

Discours de M. LACASSAGNE

Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon

Mesdames,
Messieurs,

Des professeurs, des membres de l'Institut ou du Collège de France vous ont magistralement dit ce qu'était Tarde, le philosophe et le moraliste, le sociologue et l'économiste. Il y a tant de façons d'envisager le talent de ce grand penseur!

Il m'est réservé de vous parler du criminologiste,

de sa collaboration aux *Archives d'Anthropologie criminelle*, des liens de douce et bonne amitié qui ont uni, pendant dix-huit ans, nos travaux et nos cœurs, comme par une soudure fraternelle.

En 1878, lors de l'apparition de la seconde édition de l'*Uomo delinquente*, j'avais adopté avec enthousiasme les idées de Lombroso, tout en faisant cependant quelques réserves. Deux ans après, j'allai faire visite au professeur de Turin. Les théories lombrosiennes se répandaient bruyamment, non sans provoquer de violentes polémiques ou de prudentes critiques. Parmi ces dernières, on distingua de suite une série d'articles parus dans la *Revue philosophique*. La nouvelle école des criminalistes italiens était finement analysée, leurs arguments discutés avec une impertubable logique accompagnée de chiffres, de pourcentages, de statistiques. L'auteur plantait de pied en cap le *type criminel* et soulevait une série de « problèmes de criminalité ».

Quel était donc ce savant si bien documenté, ce jongleur de chiffres, cet habile statisticien qui signait ces articles G. Tarde? Je m'imaginai naïvement que ce devait être un officier d'artillerie ou un ancien élève de l'Ecole Polytechnique. Enfin, pour dissiper mes doutes, j'écrivis à mon ami Th. Ribot, qui me répondit que M. G. Tarde était « un simple juge d'instruction, à Sarlat, dans la Dordogne ». Ma surprise fut grande, et comme je venais de fonder avec quelques amis les *Archives d'Anthropologie criminelle*, j'écrivis à Sarlat pour obtenir une si précieuse collaboration. Nous devînmes bientôt,

Tarde et moi, les meilleurs amis du monde. Nos idées furent communes et opposées parfois à celles de l'école criminaliste italienne : nous étions compagnons d'armes, comme il le disait.

Pour bien comprendre l'importance de l'intervention de Tarde dans ses débuts sur l'Homme criminel, il faut dire d'abord ce qu'avançait Lombroso.

Le Professeur de Turin, par ses travaux, se présentait comme l'initiateur d'une science nouvelle. Cependant, avant lui, les éléments de la psychologie moderne se trouvaient dans les œuvres de Gall, cet incomparable génie; dans les livres d'Auguste Comte, l'immortel auteur de la *Philosophie* et de la *Politique positives;* dans le *Traité des dégénérescences de l'espèce humaine*, de Morel; dans les ouvrages de Lauvergne et de Prosper Despine. Lombroso rajeunit le sujet, en y introduisant les principes de Darwin et les procédés de l'école naturaliste; il fait jouer un grand rôle à l'hérédité et même à l'atavisme le plus reculé.

Dans une première théorie, Lombroso dit que le criminel est un sauvage égaré dans notre civilisation. Figurez-vous ces habitants de la vallée de la Vézère, de la Madeleine, de Laugerie ou de Chancelade, dont les restes ont été si bien étudiés par vos compatriotes Broca, Pozzi et Testut, et supposez que ces primitifs reviennent en Périgord, avec les instincts et les passions d'un homme de la période quaternaire.....

Quelques années plus tard, après avoir étudié son sujet à grand renfort de mesures, de statistiques et

de pourcentages, Lombroso émet une seconde théorie et soutient que le criminel-né est un homme pathologique sur lequel on constate des dispositions anatomiques ou des particularités que l'on rencontre, il est vrai, mais avec une moindre fréquence, chez les honnêtes gens.

Enfin, troisième avatar, le délinquant est assimilé au fou moral, et Lombroso avance que le criminel-né est un épileptique.

La doctrine lombrosienne se résume en ceci : il y a un type de criminel-né, d'origine atavistique, se rapprochant du fou moral et de l'épileptique. Ce criminel est irresponsable.

On voit donc toute l'importance donnée au facteur individuel.

Mais s'il y a une anthropologie des criminels, il doit y avoir aussi une anthropologie des gens honnêtes. Si le crime a ses symptômes, ses verrues et ses bosses, pourquoi la vertu n'aurait-elle pas aussi ses signes particuliers ? N'a-t-on pas dit que la société produisait des vices et des vertus comme elle fabrique du vitriol et du sucre !

On fait des inventions de plus en plus extraordinaires : les sous-marins, les automobiles, les appareils volants. Pascal l'a dit : les inventions des hommes vont en avançant de siècle en siècle, la bonté et la malice du monde en général restent les mêmes.

Nous remarquons, en effet, des changements dans nos habitudes ou dans nos mœurs, mais y en a-t-il eu dans les sentiments et les passions ? L'homme

est-il double, ange et bête? et alors de quel côté s'est fait le perfectionnement?

Tarde a fait toutes ces remarques, et dans sa *Criminalité comparée* ou dans la *Philosophie pénale*, il établit que le criminel est un type professionnel, et admet l'importance de l'*anthropologie* et de la *statistique*, qui est une sorte de *sociomètre*. Puis il montre que c'est aux résultats de ces deux ordres de faits, mélangés aux sources d'idées provenant de l'utilitarisme et du transformisme, que sont dues toutes les théories de l'Ecole italienne.

Dans ces deux livres de Tarde, on trouve l'œuvre du penseur, du philosophe.

Il s'est proposé cette démonstration criminologique, que les facteurs sociaux, dans la genèse du crime, sont plus importants que les facteurs physico-cliniques et biologiques. Le rôle de ceux-ci a été exagéré par les criminalistes italiens, très préoccupés de la doctrine de l'évolution. Tarde, au contraire, combat celle-ci, car il est un adversaire déclaré de l'optimisme humanitaire.

Vous vous demanderez, peut-être, à quoi servent ces théories, à quoi bon cette métaphysique? Il y a quelques années, on se posait cette question : quelle est l'utilité des neiges éternelles?

Sans doute, elles rendent inhabitables les montagnes qu'elles recouvrent; mais ces neiges renferment, emprisonnées, les sources des rivières et des cascades. Elles ne paraissent être ni la vie, ni le mouvement, et, cependant, ces amas de houille blanche versent la sève et apportent au loin la force et la lumière.

Tarde n'accepte pas tout ce qui a été écrit sur la férocité et l'insuffisance cérébrale de l'homme primitif ou du sauvage. Les hommes d'autrefois, à l'état de simple barbarie, avaient les mêmes formes corporelles que nous... Il y a de bons sauvages actuellement, pourquoi n'y en aurait-il pas eu à ces époques reculées?

Pour Tarde, « le progrès moral des sociétés en train de se civiliser, est beaucoup plus lent et plus douteux que leur progrès intellectuel, et, quand il est réel, consiste beaucoup plus en une transformation socialement avantageuse de l'immoralité qu'en une véritable moralisation individuelle. »

Il ne faut pas croire que la civilisation a fait diminuer le nombre des crimes. Même les crimes de sang sont en augmentation, si, comme nous l'avons fait voir récemment, on tient compte des crimes restés impunis, dont les auteurs sont ignorés.

D'après Tarde, dans notre état actuel, il y a transformation de la criminalité violente en criminalité astucieuse et voluptueuse, c'est-à-dire la preuve d'une augmentation des bas sentiments et des attentats abominables. « Tout s'explique simplement par la voluptuosité toujours croissante de nos mœurs. »

Est-ce que nous n'avons pas la dureté de cœur des sauvages? « Sommes-nous plus humains envers les Européens qu'eux envers leurs parents et leurs voisins? Voilà la question. » — Il faut citer aussi le suicide : ce meurtre de soi-même ne décroît pas avec l'homicide. Tarde conclut : « Puisque le grossisse-

ment, le débordement incessant de ces canaux dérivatifs de la grande criminalité, qu'on appelle le vol, l'escroquerie, les fraudes commerciales, les délits contre les mœurs, n'ont point suffi à faire baisser le niveau numérique du courant principal qu'on appelle les crimes contre les personnes, c'est que le fleuve est devenu plus fort ; c'est que le mépris de la vie d'autrui, l'insensibilité aux souffrances d'autrui, l'égoïsme, sinon la cruauté, quoi qu'en disent les optimistes, ont fait de réels progrès. »

Le criminel n'est pas un sauvage; c'est l'homme moderne, produit de notre âge d'industrialisme et d'émancipation.

Il y a aussi de bons modernes, surtout les femmes, car la civilisation est essentiellement masculine. Le crime actuel est le résultat de l'exemple, de l'entraînement, de l'imitation, et c'est tout cela qui le fait criminel et non la forme du crâne ou autres signes de dégénérescence. Ces stigmates le rapprochent des types inférieurs.

Tarde a attaqué vigoureusement cette sensibilité humanitaire, l'humanitairerie, qui est si funeste et si préjudiciable dans notre pays où elle prédomine. D'après lui, les peines infligées sont capricieuses et variables et ne sont pas justifiées aux yeux du public, d'où leur discrédit. Aussi, les malfaiteurs les considèrent-elles comme un simple accident fortuit, un risque professionnel.

Le criminaliste de notre époque ne doit pas seulement avoir des connaissances juridiques, il faut qu'il soit « statisticien, philosophe, préoccupé avant

tout de l'intérêt général ». Tarde explique le délit par des causes sociales et psychologiques plutôt que biologiques, et il demande la répression du délit à des moyens d'ordre moral plutôt que naturel.

Voilà un court résumé de l'œuvre criminologique de Tarde. Quelle envergure de pensée, et comme il connait bien les lentes modifications du milieu social! Quand le but est loin, on met une hausse à son arme, parce qu'on sait que la trajectoire du projectile sera abaissée nécessairement par l'inéluctable pesanteur. De même il faut, dans les questions qui nous occupent, voir haut et loin, pour viser d'abord l'avenir prochain et chercher même à atteindre le milieu social de nos arrière petits-neveux.

Lombroso a été impressionné par les arguments de Tarde et a déclaré qu'il avait trouvé en celui-ci son adversaire le plus redouté.

Que penser de ces débuts? La vérité était-elle en deçà des Alpes, l'erreur au-delà? Il y a des deux côtés un peu de la vérité, un grand effort de la pensée humaine, une étonnante poussée de travail pour l'étude d'une question sociale.

J'avoue que le professeur de médecine légale de Lyon est entré dans le sillage du maître de Sarlat, et avec lui, ont suivi ses élèves, les thèses qui ont été faites sur des sujets de criminologie, les mémoires publiés dans les *Archives d'Anthropologie criminelle*, dont Tarde a été le co-directeur depuis 1893.

J'ajoute qu'il aimait Lyon; il y a fait imprimer une partie de ses œuvres, et, comme Rabelais pour ses premiers almanachs, il aurait pu dédier la plu-

part de ses « pièces » à l' « inclyte et famosissime urbe de Lugdune ».

Lombroso a été irrité de cette opposition. Un moment il nous en a voulu. Et cependant, cet ennemi-là était notre maitre, et aujourd'hui, ces dissensions sont oubliées.

Mais ce qui doit être dans toutes les mémoires, c'est que Tarde a pensé et écrit la plupart de ses travaux de criminologie à la Roque-Gajac ou à Sarlat.

Tarde — je vais enfin pouvoir parler de l'homme et de l'ami — était un artiste de la vie, ayant un besoin inné de rythme et d'harmonie.

Ne faut-il pas, avec Renan, considérer la philosophie « comme la musique sacrée des âmes pensantes » ?

L'œuvre de Tarde a été comme la nature elle-même, une synthèse créatrice et vivante. Il a toujours mêlé le réel et la vision, le vrai et le possible. Dans sa poésie, il y a un peu de science; dans toute sa science, il y a beaucoup de poésie. Il s'est lui-même résumé en cette phrase : « En science, en art, en justice, continuons à grandir; ne cessons d'aimer, peuples du soleil, la beauté de la lumière, et tout le reste nous sera donné par surcroit. »

Tarde savait beaucoup de choses, et il était bon dans toutes; de plus, il possédait le don de la « gaie science », ce que les Italiens appellent la « gioia bella », effet probable du reflexe inconscient d'un latin par la vieille civilisation romaine, cette *grande*

aïeule. Aussi aimait-il les lettres, « ces douces et puissantes consolatrices ».

Or, on ne travaille bien que dans la joie. Que serait la vie, si on enlevait aux uns les satisfactions que donnent les sciences, aux autres les arts, à ceux-ci les grandes espérances ? Une société pourrait-elle se perfectionner si on n'avait à s'occuper que d'affaires ou des moyens de gagner de l'argent ? Où est donc le bonheur ? nous demandions-nous souvent l'un et l'autre, et nous répondions : peut-être dans la recherche d'un idéal, dans la volonté d'accomplir un devoir, ou, encore, de vivre un rêve ! Tarde fut parfois un « pêcheur de lune », et certes je ne lui en fais pas un reproche, ses qualités de cœur étant si remarquables ; il savait être bienveillant avec simplicité et se montrait plus habile encore à dissimuler son indulgence.

Il triomphait dans la conversation, parce qu'on croyait entendre parler son âme. Il avait beaucoup lu, médité prodigieusement, car, dans sa jeunesse, la maladie lui ayant fermé les yeux, il avait vu de nombreux problèmes. Puis il avait fortement senti et vécu. C'est tout cela qu'il a transmis dans ses écrits. Les littératures se suivent sans se ressembler ; les systèmes philosophiques changent avec les progrès de la science, mais la vie reste la même ou à peu près. Aussi, ceux qui transmettent des impressions, au point qu'en les lisant on croit entendre parler une voix, ceux-là seuls ont écrit pour longtemps, ils se sont incorporés dans leur style.

Voilà cinq ans que Tarde a disparu ! cinq

ans, un lustre, comme il disait, en statisticien érudit.

Vous ne l'avez certes pas oublié, vous, ses concitoyens et amis (« c'est tout un », disait-il). J'ai tracé autrefois un portrait de lui dans la thèse de mon élève Saint-Paul, d'après ma mémoire visuelle : Le cours de mes pensées me conduit-il à mon ami Tarde, je ne prononce pas son nom, mais je vois une mèche rebelle descendant sur le front, un clignement d'yeux derrière le lorgnon, deux petites moustaches comme des parenthèses, et surtout un certain petit tic d'épaules, se soulevant et s'abaissant pendant que la tête s'incline à droite et à gauche : voilà mon homme. « La reconstitution des détails conduit à la synthèse, elle permet d'évoquer le portrait complet. Je l'aperçois entier : son pardessus sur le bras ou sur l'épaule ; je retrouve son allure, sa démarche ».

Tarde avait une grande distinction naturelle. Il marchait à longs pas, ayant parfois l'allure militaire, avec ses vêtements toujours noirs, la redingote boutonnée comme une tunique, autour du cou un cache-nez ou un foulard blanc. Il paraissait souvent suivre une pensée, regardait peu les passants, hochant ou fléchissant la tête et donnant un mouvement d'épaule comme pour avancer dans son raisonnement. Il n'avait pas le « ton » du magistrat, disait-on à Sarlat. Ceux qui le rencontraient rue de Vaugirard le prenaient pour un poète, un romantique attardé ou un savant original. C'était certainement quelqu'un et on le regardait passer.

Aujourd'hui, le soleil s'est levé pour lui. Les morts aussi ont leurs fêtes, ils vivent tant qu'on les aime; ils sont en effet mêlés à notre existence, bien que leur absence se prolonge, dure sans fin. Le souvenir de Tarde restera longtemps dans la mémoire des hommes, parce que ses travaux seront toujours étudiés.

Ici, surtout, on parlera du compatriote. Tarde fut toujours un « enraciné »; il disait qu'il était Périgourdin, Périgourdin de Sarlat, et Sarladais de la Roque Gajac.

Notre amitié, qui a duré dix-huit ans, fut en partie affermie par un voisinage d'origine. Je suis du département limitrophe, celui où l'on dit : Yo qu'un Caoù! Vous avez dû parfois, à certains mots, reconnaître l'accent du terroir. Tarde avouait, avec satisfaction, que nous possédions cette pointe d'accent méridional qu'il définissait : une franche saveur du cru, un parfum de gousse d'ail périgourdin.

Pardonnez, je vous prie, les longueurs de ce discours à un Quercynois de Cahors. Tarde parlait mieux le patois que moi; il connaissait les finesses de cette langue, et, à la Roque, il a composé des vers patois, disant, comme le grillon de mon pays : *Per canta me rescoundo.*

Les dernières années de Tarde furent heureuses. Il avait obtenu à Paris les plus hautes distinctions, et ce passage dans les honneurs n'avait en rien changé son humeur et son caractère. Le foyer domestique lui était doux, près d'une ad-

mirable compagne, et ses fils, réalisant ce vers de Dante :

Ogn'erba si conosce per la seme,

le rendaient heureux. Tout cela ne pouvait durer. La plus terrible rançon est celle du bonheur; tout se paye dans la vie ! Les joies, les tendresses, les satisfactions de la profession pèsent peu dans un des plateaux de la balance, lorsque, de l'autre côté, l'envie, l'ingratitude, la mort apportent leur poids. Voilà l'injustice immanente !

Des amis comme Fernand Faure, Elisée Deandreis, des professeurs au Collège de France, des collègues de l'Institut se sont réunis pour affirmer leurs regrets et leur admiration.

L'incomparable maître Injalbert a réalisé leurs désirs dans ce monument que vous avez sous les yeux.

Tarde est au sommet, avec sa physionomie expressive, son air songeur, avec une pointe de pessimisme dans l'œil. Une femme accoudée regarde le philosophe ; l'autre main s'appuie, comme pour en prendre possession, sur un cartouche où est inscrite l'œuvre de Tarde. Ce beau corps de femme a écarté en partie son voile pour mieux fixer le savant ; la forme gracieuse s'est dégagée de sa rude enveloppe marmoréenne. De ci, de là, des tombées de lierre, attaché, vivace et toujours jeune ; en haut une palme, en bas une source. C'est la gloire, la vie et la fertilité.

Quel est ce symbolique emblème ? la philosophie,

la morale, la poésie? Oui, tout cela à la fois, c'est la pensée de Tarde.

Sans doute, notre illustre ami n'a pas, j'imagine, été prophète en son pays, lorsqu'il l'habitait. Mais je ne m'en plains pas, puisqu'il ne quittera plus ce sol. Sa ville natale peut être fière de lui; le Périgord l'inscrit sur son livre d'or, la France et tous les pays le considèrent comme un des plus grands penseurs du XIXe siècle.

Et maintenant, comme disait un des vôtres, Montaigne : je vous tire ma bonnetade.

Ay prou parlat. Addisias, addisias!

M. Emmanuel Lasserre, conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux, parla au nom de la Magistrature :

Discours de M. E. LASSERRE

Conseiller à la Cour d'Appel de Bordeaux

MESDAMES,
MESSIEURS,

La pensée d'élever un monument à la mémoire de Tarde a été réalisée; elle est traduite dans ce marbre superbe. Il fait honneur à l'artiste de grand talent qui, avec une vérité saisissante, a su faire revivre les traits de Tarde, dont la physionomie était si fine et si expressive.

Dresser, près de ce Palais de Justice qu'il quitta

avec tant de regrets, aux abords de cet incomparable Jardin du Plantier, lieu favori de ses méditations, dans un décor dont nous admirons la beauté et la magnificence, un monument digne d'un des plus illustres enfants de Sarlat; donner à cette œuvre le caractère d'une manifestation locale, qui aura son retentissement dans le monde entier; faire de la fête de cette inauguration une fête de la Science, de la République et de la Patrie, en y conviant les savants dont la France est fière, tel est le rêve qu'après quatre années d'un labeur infatigable, les membres des Comités de Paris et de Sarlat, inspirés par le culte du souvenir et de l'amitié, ont transformé en une réalité vivante et triomphante. Grâces soient donc rendues à ces Comités, qui ont pris l'initiative de l'œuvre dont cette cérémonie est le splendide couronnement.

Je n'ai pas l'intention d'évoquer ici toute l'existence de Tarde et de juger ses travaux. C'est un soin qui appartenait à plus qualifiés que moi, aux orateurs que vous avez eu le plaisir d'entendre et qui vous ont tour à tour tenus sous le charme de leur parole autorisée et éloquente. Ma tâche, qui est plus modeste, est pourtant bien douce. J'ai beaucoup connu Tarde et, comme tous ceux qui l'ont approché, je l'ai beaucoup aimé. Mes débuts dans la Magistrature sont presque confondus avec les siens. Il était juge d'instruction au Tribunal de Sarlat, lorsque je fus appelé à faire partie de cette Compagnie comme juge suppléant. J'ai fait à ses côtés mes premiers pas dans la carrière judiciaire.

Pendant cette vie de chaque jour, j'ai pu pénétrer dans l'intimité de cet esprit supérieur, de ce cœur si haut placé, à la fois si généreux, si affectueux et si tendre. La nature lui avait prodigué ses dons; il parlait sans effort, improvisait avec une facilité merveilleuse, il triomphait sans avoir l'air de lutter.

On vous a dépeint, tout à l'heure, le philosophe, le sociologue, le psychologue. On vous a dit que sa renommée ne faisait que s'accroître, et que sa mémoire, orgueil de tous les Sarladais, est devenue chère à la plupart des Français. Si son nom resplendit comme le symbole du plus haut mérite scientifique, si son prestige dans le monde savant a grandi au point de lui valoir l'honneur d'être exalté aujourd'hui par les hommes les plus illustres dans la Science, ah! je m'explique très bien la raison de cette prodigieuse fortune due à son immense savoir et à son génie.

Ancien collègue de Tarde, je vais esquisser les traits essentiels de son caractère de magistrat et retracer brièvement la vie dont j'ai été pendant quelques années le témoin. J'essayerai de mettre en relief la noblesse de son âme, son courage qui n'eut jamais de défaillance, sa parole abondante et pittoresque, sa discussion alerte et vigoureuse, sa doctrine assise sur les informations les plus sûres. Il avait ce tact parfait qui distingue le vrai magistrat, une courtoisie et une bienveillance qui ne lui ont fait que des amis.

Né à Sarlat, d'une ancienne famille, élevé par sa mère, une femme d'élite, Tarde puisa, dans des

études brillamment faites au collège de cette ville, un goût pour la philosophie, les lettres grecques et latines, qu'il devait garder toute sa vie. Après les succès scolaires, vinrent les succès à la Faculté de Droit de Toulouse et de Paris. Doué d'un esprit prompt, ayant l'élocution pure et élégante, Tarde se fit inscrire au barreau de Sarlat, où il se fixa. Pour des raisons de famille, mais sans enthousiasme, il sollicita et obtint, en 1869, un poste de juge suppléant au Tribunal de première instance de notre ville. Il fut nommé, quatre ans plus tard, substitut à Ruffec, où l'on a conservé le souvenir des conclusions du jeune magistrat, qui étaient toujours remarquables par la vigueur de l'argumentation, par l'ampleur et la clarté des développements.

Le 30 octobre 1875, Tarde revint ici en qualité de juge d'instruction. Dans ces fonctions si délicates, pour lesquelles il faut tant de mesure et d'expérience, Tarde, qui connaissait si intimement l'âme humaine, se montra toujours soucieux de la justice et de la vérité, lorsqu'il cherchait la solution des causes criminelles, problèmes si complexes et si angoissants, en scrutant le cœur des prévenus et en sondant les mystères parfois impénétrables du témoignage humain.

Tarde, magistrat instructeur, ne rappelait en rien le tortionnaire moyen-âgeux, entouré de son effrayant et intimidant arsenal. Bien avant que le législateur, par la loi du 8 décembre 1897, ait fait un grand pas dans la voie de l'amélioration progressive

du sort de l'individu en conflit avec l'ordre social, Tarde, dans l'accomplissement scrupuleux de ses fonctions, s'était toujours efforcé de concilier le droit à la liberté que possède tout citoyen avec le devoir non moins impérieux de la sauvegarde sociale. Lorsque les nécessités de l'instruction commandaient l'arrestation, cette première atteinte à la liberté individuelle, la prudence et la sagacité de Tarde étaient toujours en éveil ; armé du plus redoutable des pouvoirs, il ne recourait à l'arrestation qu'avec la plus extrême circonspection.

Des pensées d'ambition n'agitaient pas le cœur de Tarde. Il estimait que les fonctions de Juge d'Instruction sont assez honorables pour que celui qui en est investi n'en désire pas d'autres. Peut-être pressentait-il que ses puissantes facultés de penseur trouveraient là plus qu'ailleurs une vaste carrière pour prendre leur essor. Il semblait, en venant occuper le siège de Juge au Tribunal de Sarlat, qu'il avait pris vis-à-vis de lui-même la détermination de ne pas abandonner ce poste ; pour échapper aux surprises du *Journal Officiel*, il avait fait part de ses intentions aux Chefs de la Cour. A ceux qui lui proposaient de partir de Sarlat, en lui indiquant comme possible son élévation à des fonctions plus en rapport avec sa valeur, il déclarait que jamais il ne pourrait consentir à se séparer de sa robe de magistrat. Cependant, sa modestie fut soumise à de rudes épreuves. Des amis et admirateurs le signalèrent au Garde des Sceaux Dubost, qui, instruit de la

résolution de Tarde, des inutiles efforts faits par les Chefs de la Cour pour qu'il acceptât un poste d'avancement, se promit de triompher de sa résistance.

Tarde céda aux séductions d'un langage suggéré par la bienveillance. Le Ministre Dubost, en l'appelant à la Chancellerie en qualité de chef de bureau de la Statistique judiciaire, accorda une juste récompense à vingt-cinq années de dévouement à la justice. Il s'éloigna avec quelque tristesse de ce Palais où il ne comptait que des amis. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre, ils sont nombreux encore ici, vous diront avec moi les qualités qui l'ont fait estimer par tous. Esprit très ouvert, mais ayant horreur des surfaces, habitué à envisager les affaires sous tous leurs aspects, avec une abondance d'idées dont le seul danger était peut-être de devenir parfois trop ingénieuses, il apportait à la Chambre du Conseil des avis précieux, qu'il défendait avec l'énergie mûrie par la réflexion. Respectueux du droit de ses collègues, il ne cherchait jamais à s'imposer et demeurait toujours prêt à se rendre à leurs objections, qu'il écoutait avec l'attention d'un esprit impartial. Il n'hésitait jamais à sacrifier ses opinions personnelles dès qu'il lui apparaissait qu'il avait pu se tromper. Il avait une nature impressionnable et originale qui attirait de prime abord la sympathie et conquérait bientôt l'affection. Causeur plein de verve et de gaieté, il donnait, par son inaltérable urbanité, un agrément tout particulier aux relations du Palais.

Tarde, comme magistrat du siège et surtout comme magistrat instructeur, eut au suprême degré la conception de la responsabilité du juge. Cette conception, que chacun de nous reconnait au fond de lui-même, qu'il sent en même temps en butte aux erreurs de son esprit ou aux circonstances du dehors et qu'il faut tantôt rassurer contre les influences funestes, tantôt raviver par le contrôle, comme une flamme qu'un souffle diversement mesuré éteint ou excite, elle fut l'âme de toute l'œuvre judiciaire de Tarde.

Tarde fut un magistrat d'envergure. Ce qui n'apparaissait à d'autres que d'une manière vague et indécise, se révélait à lui avec une précision et une lucidité qui lui permettaient de prendre une décision rapide. L'appréciation des litiges les plus compliqués était faite par lui avec une rare perspicacité. Je n'oublierai jamais son extraordinaire mémoire; s'agissait-il d'une affaire remontant à plusieurs mois, à plusieurs années, il lui était inutile de recueillir ses souvenirs; à l'instant même il fournissait le renseignement demandé.

Ce n'est pas seulement par la vivacité de l'intelligence, par la fermeté des résolutions dans les circonstances difficiles, que Tarde a été un magistrat hors de pair. A ces qualités éminentes, il en joignait d'autres qui ne l'étaient pas moins. Que d'observations curieuses n'y aurait-il pas lieu de faire sur sa bonté et son affabilité vis-à-vis des justiciables! Le pauvre et le riche, l'humble et le puissant trouvaient auprès de lui le même accueil.

M. le Marquis de Fayolle prit la parole comme président de la Société historique et archéologique du Périgord :

Discours de M. le Marquis DE FAYOLLE

Président de la Société historique et archéologique du Périgord

Mesdames,
Messieurs,

La Société historique et archéologique du Périgord ne pouvait rester indifférente à l'hommage solennel que ses concitoyens, ses admirateurs, ses amis rendent aujourd'hui au confrère éminent dont l'esprit d'élite l'a particulièrement honorée.

Ayant reçu de notre Compagnie la mission de l'associer à cette grande manifestation, je dois, cependant, pour rester dans mon rôle, laisser de côté l'aspect sous lequel Gabriel de Tarde est devenu célèbre et qui a été consacré par les plus grands honneurs auxquels, dans notre pays, puissent prétendre un penseur et un écrivain : une chaire au Collège de France et un siège à l'Institut. Ce n'est donc ni du philosophe, ni du sociologue, ni du criminaliste que je veux rappeler ici les travaux; des voix autorisées, des personnalités considérables feront connaître son œuvre et son influence dans le développement des idées modernes.

Quoique ma tâche soit plus modeste, elle n'en

dévoile pas moins l'un des traits les plus attachants de cette âme de philosophe et de poète, son amour intense pour le pays natal, auquel l'attachaient les liens d'un lointain passé et ceux d'une longue existence familiale, où, dans le calme de la vie de province, dans l'ambiance de fonctions sans heurt, se développèrent les doctrines qui devaient trouver, dans un autre milieu, leur complet épanouissement.

Ce fut notre Société historique et archéologique, à laquelle il appartint dès sa fondation, qui lui inspira les rares travaux historiques auxquels, comme un intermède à ses recherches sur la pensée humaine, il consacra quelques instants de son activité. Tous concernent le Sarladais, et de même qu'en ses premières poésies il se plaisait à vanter ses paysages, ses habitants, leur langue et leurs usages, ce sont encore les lieux familiers et les hommes qui lui tiennent le plus au cœur dont il fait revivre le passé ou retrace l'histoire.

La demeure ancestrale des Tarde s'élève au milieu d'une petite cité moyen-âgeuse, resserrée entre une boucle de la Dordogne et une falaise escarpée, dont ses vieux logis escaladent les premières assises. C'est la Roque-Gajac, site pittoresque entre tous, et non moins intéressante par le souvenir des événements auxquels elle fut mêlée pendant le cours des luttes qui ont eu le Périgord pour théâtre, guerres anglaises, religieuses, de la Fronde.

Gabriel de Tarde avait pour ce séjour, qui convenait mieux que tout autre à ses goûts, une prédilection particulière ; aussi, lorsqu'une heureuse circons-

tance mit entre ses mains le terrier d'une ancienne famille de la Roque-Gajac, les La Peyre, il saisit avec bonheur cette occasion inespérée de reconstituer son passé. C'est avec amour qu'aidé par sa parfaite connaissance des lieux, il s'attacha à tirer de ces documents et de ceux qu'il découvrit dans ses archives particulières, les matériaux nécessaires pour restituer à la petite forteresse sa physionomie du XVe siècle, retrouver ses rues et ses places minuscules, identifier l'emplacement et la silhouette de ses curieux logis, préciser les noms des familles qui les habitaient, décrire leur genre de vie et leurs coutumes.

Quelles que soient la patience et la sagacité que des recherches aussi minutieuses ont nécessitées, cette monographie est surtout attachante parce que son auteur ne s'y montre pas seulement annaliste érudit et archéologue averti, mais on sent qu'il aime ce cadre merveilleux, qu'il en connaît tous les coins, qu'il en a étudié tous les aspects. Si le terrier des La Peyre lui sert de fil conducteur, il n'oublie aucun des faits qui se sont passés entre ces remparts, il les anime de ses réflexions, ne néglige aucun détail et les éclaire d'aperçus sur de plus vastes horizons.

Parmi leurs ancêtres, les Tarde ont eu l'honneur de compter au XVIe siècle un savant qui illustra leur race. Astronome et mathématicien, le chanoine Jean Tarde fut en relations avec Galilée et expliqua les taches du soleil par l'interposition des planètes qu'il nomma des « astres de Borbon ». Mais malgré la pénétration de ses observations, le caractère encyclopédique de sa science n'a plus aujourd'hui qu'un in-

térêt de curiosité ; comme chroniqueur, au contraire, il nous paraît bien plus intéressant, et sa « Table chronologique de l'Evêché de Sarlat » est restée une mine précieuse pour l'histoire du Périgord. Gabriel de Tarde s'associa avec bonheur à la publication de ces chroniques, savamment éditées par un érudit, auquel l'unissait une étroite amitié. Il voulut les présenter lui-même dans une introduction consacrée au récit curieux de la vie de son arrière grand-oncle, à l'analyse et à la discussion de ses ouvrages. Si le pieux désir de restituer au savant théologal sa gloire d'historien du Sarladais animait ici Gabriel de Tarde, on peut affirmer qu'il n'était pas moins poussé par l'espoir de faire aussi mieux connaître son pays.

A ces travaux plus importants, il serait aisé de joindre d'autres communications concernant le Sarladais. C'est ainsi que l'inauguration de la statue de La Boëtie, à laquelle il avait été délégué par la Société historique et archéologique du Périgord pour l'y représenter, lui inspira une charmante plaquette, « Les deux statues », chef-d'œuvre de style et de fine interprétation du caractère et des œuvres de La Boëtie et de Montaigne.

Ce soir, peut-être, cette conversation se renouvellera sous les ombrages de la Rigaudie. Ce ne seront plus alors l'auteur des *Essais* avec le Conseiller au Parlement de Bordeaux, mais Gabriel de Tarde et Etienne de La Boëtie qui philosopheront sur les problèmes du Contr'un.

Gabriel de Tarde ne fut donc pas seulement un

semeur d'idées, dont l'essence même est de n'avoir pas de frontières; il aima la petite patrie, il voulut la faire connaitre et la faire aimer; aussi est-ce bien en terre sarladaise que devait s'ériger ce monument, œuvre d'un grand artiste, destiné à glorifier sa mémoire.

M. Charles Benoist, de l'Institut, député de Paris, prit la parole au nom de l'Ecole libre des Sciences politiques :

Discours de M. Ch. BENOIST

DE L'INSTITUT

Député de Paris

Professeur à l'Ecole des Sciences politiques

MESDAMES,

MESSIEURS,

Il appartenait à un philosophe de dire, devant ce monument, la place que Gabriel Tarde a tenue, tient et tiendra dans la philosophie. Au nom de l'Académie des Sciences morales, que nous avons, tous les deux, l'honneur de représenter ici, mon savant confrère, M. Espinas, vient de lui rendre un hommage autorisé; il a parlé en maitre du maitre que fut votre concitoyen.

Je voudrais, à mon tour, en quelques mots très brefs, très simples et très sincères, lui apporter le salut de l'Ecole des Sciences politiques. Là aussi,

Tarde fut un maitre ; et s'il nous faut prendre le mot en une acception un peu plus étroite, il ne perd rien pourtant de sa qualité et garde la plénitude de son sens.

Gabriel Tarde, après une carrière silencieusement faite parmi vous, arrivait à peine dans ce Paris qu'il devait conquérir si vite. La main maternelle, dans laquelle sa main était restée, pendant un demi siècle, doucement emprisonnée, avait, hélas! fini par s'ouvrir, et il s'était pour la première fois senti libre, ayant laissé son cœur en ce coin de terre, d'aller promener par le monde son regard curieux de tout et sa pensée insatiable.

Il arrivait donc à Paris, précédé de son œuvre ébauchée et de sa réputation commençante. On savait déjà de lui ce qu'il suffit de savoir du sage : que jusqu'alors il avait caché sa vie, et que, s'il n'avait pas encore répandu son esprit, il y avait en lui un esprit qui voulait se répandre.

Le grand chercheur et découvreur d'hommes qu'était Emile Boutmy ne pouvait manquer celui-ci. Il lui offrit un auditoire. Gabriel Tarde en a connu plus tard de plus vastes et de plus illustres, jamais un seul qui s'attache mieux ni à qui l'on s'attache davantage. Comment ne pas aimer à enseigner ces jeunes gens qui aiment vraiment à être enseignés ? Ce n'est point une *foule*, et ce n'est point non plus un *public*, selon la distinction fameuse que Tarde lui-même a posée ; c'est, dans toute la force du terme, un *auditoire*. Ah! ces yeux neufs qui lisent dans vos yeux ; ces intelligences neuves qui suivent

ou devancent votre intelligence ; chez les uns, la joie de comprendre ; chez l'autre, la joie d'être compris ; et cette impression, cette sensation directe, aiguë, immédiate, de la voix qui tombe dans l'oreille et de la phrase qui chemine à travers le cerveau, pour aller déposer l'idée dans la mémoire, demain évocatrice et créatrice ; le durable bonheur de s'être donné une progéniture spirituelle, de s'être fait des disciples, et de le savoir, et de les voir ! N'interposez pas une feuille de papier ; tout ce qui interrompt le courant rompt le charme. La prise de possession mutuelle de l'auditoire par l'orateur et de l'orateur par l'auditoire devient alors impossible ; l'effort est vain, l'effet est nul ; et la parole n'a plus sa puissance d'accent, elle n'est plus chargée de la même vertu déterminante, dès qu'elle se matérialise en écriture ou se fige en lettres d'imprimerie.

Je me souviens de la leçon d'ouverture que fit Gabriel Tarde, pour ce cours dont il avait en toute indépendance choisi le sujet. Aux professeurs, en général, on demande d'être historien, juriste ou économiste ; on ne lui demandait, à lui, que d'être Gabriel Tarde. Mais lui seul pouvait l'être ; et c'est pourquoi des historiens, des juristes, des économistes ont été remplacés ; « Tarde ne l'est pas encore », m'écrivait récemment notre cher et éminent directeur, M. Anatole Leroy-Beaulieu.

A cette leçon inaugurale, j'étais assis non loin de Tarde, un peu plus bas, comme il convenait. Et je l'écoutais, sans doute ; mais, tout en l'écoutant, je regardais ces visages levés vers la chaire, qui, peu à

peu et de plus en plus, prenaient mine de visages émerveillés. C'était, de sa part, une abondance, une richesse, une profusion d'images et de formules. C'était un jaillissement, — telle cette source au milieu de la vieille maison de famille, — ou plutôt un bouillonnement d'observations ingénieuses, subtiles, hardies, car l'esprit de Tarde était toujours à une haute température. Un développement en appelait un autre, et cet autre un autre ; et ils se poursuivaient plus qu'ils ne s'enchainaient ; et tout cela marchait, courait, volait, papillonnait, tourbillonnait. Entre ces ailes éployées, qui remuaient de la lumière autour de lui, il élisait d'abord celle qui lui paraissait la plus brillante ou la plus robuste, mais il l'abandonnait sans regret, au moindre essor plus vigoureux ou plus audacieux, qu'il croyait capable de le porter plus loin. Rien de plus vif, de plus mobile, de plus varié ou de plus divers que cet esprit. Tout ce qui passait dans le champ de sa vision lui devenait aussitôt argument, matière ou substance. Les vérités se succédaient, sous sa méditation inquiète, sans qu'il pût jamais se persuader qu'il avait enfin saisi et fixé la vérité. Aucune d'elles n'étaient le but pour lui, mais seulement une halte, une étape vers une vérité plus large ou plus sûre. Aucune ne lui fut un point d'arrivée ; elles ne lui furent toutes que des points de départ.

Les conférences que Tarde prononça à l'Ecole des Sciences politiques ont été recueillies et, revues par lui, il en a tiré deux de ses ouvrages : *Les Transformations du Pouvoir* et la *Psychologie*

économique. Une doctrine y est certainement contenue, ou du moins les éléments d'une doctrine; mais je n'en aborderai pas aujourd'hui l'examen. Ce ne serait pas assez de l'exposer en elle-même, d'essayer d'en marquer l'unité et d'en dégager la logique ; elle ne présenterait tout son intérêt, et peut-être elle ne se constituerait ou ne se reconstituerait réellement que située à son rang, dans l'ensemble du système sociologique édifié par Gabriel Tarde. Aussi bien n'est-elle guère qu'une annexe de ce système.

Tarde se souciait médiocrement de la politique qui n'est que ce que nous appelons, nous autres, la politique. Des problèmes que nos passions ou nos préjugés nous font considérer comme importants, le rebutaient par leur insignifiance. Il ne voyait, dans celles de ces questions qui lui semblaient de quelque conséquence, qu'une occasion de soutenir, par un bon exemple, ses théories sur la société. Les solutions que nous leur donnons n'avaient pas pour lui de valeur absolue; il en est qu'il eût préférées, il n'en est pas qu'il ait prônées. Il osait regarder en face les divinités les plus encensées de ce temps, la classe ouvrière, la presse, le suffrage universel, le peuple, le nombre, la démocratie ; et elles ne lui inspiraient ni adoration, ni admiration aveugles. Même au seuil de leur temple, même au pied de leurs autels, il réservait son droit de critiquer et de douter. Les certitudes qu'il ne rencontrait pas ailleurs, il y avait en effet peu de chances qu'il les rencontrât là.

La difficulté de la certitude, c'est, au fond, ce que

disent, sous la plume de Tarde, la prose du philosophe et les vers du poète. Se tromperait-on beaucoup en reconnaissant, dans l'une de ses plus belles stances, — qui est parfaitement belle, — comme l'écho de la grande tristesse d'un Vigny? Et cette prose, ces vers surtout, me rappellent la figure à la fois grave et gaie, riante et douloureuse de Gabriel Tarde. Il était, lui aussi, de la race, privilégiée tout ensemble et souffrante, de ceux qui, comme le Florentin, vont cherchant « la paix, la paix », et qui ne trouvent pas la paix.

Le voici revenu au pays, dans la fidélité qui n'a pas de trahisons, la fidélité d'outre-tombe. Paris, qui vous l'avait enlevé ou emprunté, — puisque pas une année il ne le posséda tout entier, — vous le restitue avec la gloire. Au foyer de ses ancêtres, allumé depuis si longtemps, la noble femme qui occupe le siège de sa noble mère, « la troupe de ses fils », — même l'absent, présent de tout son cœur, — l'attendent et s'empressent pour le recevoir. Quel déchirement, Messieurs, pour votre province, quand la mort vous l'arracha, le 12 mai 1904! Ce fut comme si l'on eût déraciné de votre sol un de ces arbres séculaires, qui le rafraîchissent de leurs feuilles et le nourrissent de leurs fruits.

Et quant à lui, qui sait si, ce soir-là, ce soir que devait suivre le fatal matin, il ne s'était pas endormi, comme tant d'autres soirs, dans le labeur anxieux d'un esprit impuissant à se satisfaire? Il est juste qu'il se réveille dans la sérénité définitive du marbre.

Mademoiselle du Minil, sociétaire de la Comédie française, clôtura la cérémonie par la récitation des poésies suivantes, composées en l'honneur de Gabriel Tarde :

NOTRE AMI.

Oui, c'est lui ! C'est son front de penseur et d'artiste,
Son sourire indulgent, quoique désenchanté,
Ses abondants cheveux, son regard un peu triste,
Donnant comme un regret à son pays quitté !

Car ce fut d'une amour à la fois enfantine
Et mâle, comme l'a pour sa mère un grand fils,
Qu'il t'aima, sol natal, terre périgourdine,
Où furent son premier et son dernier logis.

Ton roc fut un lit mol à ses rares paresses ;
Ta Dordogne aux yeux clairs, l'entraînant sous les bois,
Pencha son urne fraîche, et, comme des caresses,
Il modula les mots de ton rude patois.

Il aima le maïs qui craque sous la meule,
Le peuplier mobile ignorant le repos,
La source des sommets, qui pleure d'être seule,
La bourrée aux pas lourds que marquent les sabots.

Mais il aima les gens plus encore que les choses,
Les grands et les petits... les petits, un peu plus !
C'est pourquoi, de très loin, ayant en main des roses
Et des pleurs dans les yeux, voilà qu'ils sont venus.

Humble foule, approchez ! Cette noble statue,
Elle est à vous, autant qu'à ces savants fameux
Qui saluaient en lui leur illustre recrue
Et s'honorent bien haut de l'avoir eu près d'eux.

Petit sou du pauvre homme ou don de l'opulence,
Par vous, spontanément, le beau marbre a surgi ;
Et devant tout ce peuple, et dans ce grand silence,
Le mot solennité prend un sens élargi.

Car les rayons ardents de cette apothéose
Ne suffiraient pas seuls à fêter un tel jour ;
Mais, sur le socle, avec les pétales de rose,
Notre ami sentira tomber nos pleurs d'amour !

CAMILLE BRUNO.

A GABRIEL TARDE.

Ton pays d'Aquitaine aujourd'hui commémore,
Par son marbre solide et son verbe sonore,
Ton œuvre et ta vie, ô Penseur !
Et voici que s'accoude au socle de ta stèle,
En ses voiles de deuil, une jeune Immortelle,
Grave et douce comme une sœur,

Belle comme une Hélène et chaste comme une Eve,
Invisible à nos yeux, visible à notre rêve...
Et tous, nous la reconnaissons.
Car c'est l'IDÉE, ô Maître, en qui tu dois revivre,
Et qui multipliera, par les pages du Livre,
L'éternité de tes leçons.

C'est elle qui, jadis, sur ton front s'est penchée,
Quand ta grande âme, à tous jalousement cachée,
Méditait, loin du bruit humain,
Et, malgré toi, qui te refusais à la gloire,
Vers les cimes, où croît le Laurier de Mémoire,
T'a conduit comme par la main.

C'est elle qui nous dit : « Ne pleurez pas le Maître!
Le voici devant vous, puissant comme un ancêtre,
Dans ses traits sculptés mariant
La force du stoïque à la bonté du père,
La loyauté du Celte aux fiertés de l'Ibère,
Affable, et calme, et souriant;

Tel que vous l'avez vu dans sa féconde automne,
Au lever de ce siècle ébloui, qui s'étonne
De ne plus entendre sa voix;
Tel que l'admirera toute époque future;
Tel que l'Art, pour jamais, a fixé sa figure,
Et tel enfin que je le vois! »

Car, parmi tes égaux, dans la lumière antique,
Tel tu sièges, ô Tarde! à l'ombre du portique,
Où les sages des temps anciens,
Les interrogateurs de l'énigme éternelle,
Accueillent ta venue auguste et fraternelle,
Où l'Esprit rassemble les siens.

Montaigne à ses côtés t'a fait asseoir. Il penche
Sur ton visage clair sa tête fine et blanche,

Où brillent ses yeux transparents.
La Boëtie, en te voyant, soudain se lève
Et te tend sa main, où le style, plus qu'un glaive,
Fut épouvantable aux tyrans.

Désormais, sous la paix des étoiles splendides,
Entre les deux Amis immortels, tu résides,
Honneur du Périgord natal!
Et le juste avenir qu'ont évoqué tes veilles,
A vos travaux divers, à vos gloires pareilles,
Prépare un triple piédestal.

Pour que l'Humanité nouvelle vous contemple,
Fils de la même terre, admis au même Temple,
Porteurs d'un semblable flambeau,
Tous les trois, Montaigne, et La Boëtie, et Tarde,
Et sur le roc sacré de Dordogne vous garde
Un impérissable tombeau.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

Les lettres suivantes avaient été envoyées pour être lues à la cérémonie :

Lettre de M. BERGSON

DE L'INSTITUT

Professeur de Philosophie moderne au Collège de France

. . . . . .

L'histoire de la philosophie nous apprend à distinguer deux genres de penseurs. Il en est qui choisissent leur direction et qui marchent méthodi-

quement au but, s'élevant, de degré en degré, à une synthèse voulue et préméditée. Il en est d'autres qui vont, sans méthode apparente, où leur fantaisie les mène, mais dont l'esprit est si bien accordé à l'unisson des choses que toutes leurs idées s'accordent naturellement entre elles. Leur réflexion, partant de n'importe où, et s'engageant dans n'importe quelle voie, s'arrange pour les ramener toujours au même point. Leurs intuitions, qui n'ont rien de systématique, s'organisent d'elles-mêmes en système. Ils sont philosophes sans avoir cherché à l'être, sans y avoir pensé.

A la race de ces derniers appartient Gabriel Tarde. Ce qui frappe d'abord chez lui, c'est l'imprévu d'une fantaisie qui multiplie les aperçus nouveaux, les vues originales et brillantes. Mais bientôt l'unité et la profondeur de la doctrine se révèlent. Une grande pensée soutient l'œuvre et lui imprime sa direction.

Elle nous conduit, par mille chemins différents, à voir, dans des initiatives individuelles et dans le rayonnement de ces initiatives tout autour d'elles, la vraie cause de ce qui se fait dans une société et même de ce qui se passe dans le monde. Séduits par les beaux succès des sciences physiques, nous sommes trop portés à construire les sciences sociales sur le même modèle, à poser en principe que l'évolution des sociétés doit obéir à des lois inéluctables, à nous représenter les événements historiques comme les résultats nécessaires de forces aveugles, impersonnelles, qui se composeraient entre elles mécani-

quement. Contre cette tendance, devenue naturelle à notre esprit, toute la philosophie de Tarde proteste. Sans doute, les sociétés humaines sont traversées par des courants; mais à l'origine de chaque courant il y a une impulsion, et l'impulsion vient d'un homme. Sans doute, l'évolution des sociétés est régie par des lois; mais ces lois sont de même nature que celles qui président à la formation et au développement de notre caractère individuel. Comme l'histoire de chacun de nous s'explique par les initiatives qu'il a prises et par les habitudes qu'il a contractées, ainsi la vie des sociétés est faite des inventions qui ont surgi çà et là et des modifications durables que ces inventions ont amenées en se faisant adopter. Comme chacun de nous, une fois l'habitude prise, se répète et se copie lui-même, ainsi, dans une société, tous les hommes s'imitent indéfiniment les uns les autres. L'imitation est donc la vraie loi, aussi universelle dans le monde des esprits que la gravitation dans le monde des corps. Mais, à la différence de la loi de gravitation, c'est une loi souple et flexible, comme tout ce qui est humain.

Grande et importante idée! Tarde la déduisait de certaines vues métaphysiques profondes sur la nature de l'univers, des éléments qui le composent et des actions que ces éléments exercent les uns sur les autres. Et il y rattachait mille considérations ingénieuses sur la structure de notre esprit et sur le fonctionnement des sociétés. Mais de cette œuvre, où le sociologue, le psychologue, le moraliste,

l'économiste et le juriste trouveront tant à apprendre, une leçon se dégage, qui s'adresse à tout le monde.

En nous montrant comment la moindre de nos initiatives peut s'épanouir en conséquences incalculables, comment un simple geste individuel, tombant dans le milieu social comme une pierre dans l'eau d'un bassin, l'ébranle tout entier par des ondes imitatives qui vont toujours s'élargissant, elle nous donne un sentiment aigu de notre responsabilité. En nous révélant tout ce que nous devons à autrui, inventeurs à certains moments, mais imitateurs pendant notre vie entière, elle éclaire, elle fortifie en nous le sentiment de la solidarité. En rapportant à la coutume beaucoup de choses qu'on met communément au compte de la nature; en faisant remonter à des pensées individuelles, à des volontés individuelles, l'origine des transformations profondes de la société et de l'humanité, elle nous déshabitue de croire à des fatalités historiques; elle nous invite à agir, à prendre confiance en nous, à ne jamais désespérer du présent, à envisager tranquillement l'avenir. Par-delà l'intelligence à laquelle elle parle, c'est la volonté qu'elle atteint, stimule et affermit.

Saluons en Tarde le philosophe à la pensée pénétrante, à l'imagination hardie, qui nous a ouvert tant d'horizons; mais sachons-lui gré surtout d'avoir réalisé la plus haute ambition de la philosophie, qui est de nous rendre meilleurs et plus forts.

Lettre de M. F. BUISSON

Député

Président de la Société de Sociologie

Monsieur le Président,

La Société de sociologie de Paris a réclamé l'honneur de prendre à cette solennité la modeste part qui lui revient.

Elle ne saurait oublier que Gabriel Tarde a été son premier président, on pourrait presque dire son fondateur. Un vote unanime l'avait appelé à notre tête en octobre 1895. En acceptant de donner le patronage d'un nom déjà illustre à la société naissante, Tarde lui servait de garant auprès des spécialistes comme devant le grand public.

Pendant trois années — les plus difficiles, puisque c'étaient celles du début, — ce penseur, ce savant se révéla le modèle des présidents, venant chaque mois diriger les discussions, s'y jetant lui-même avec cette verve, avec cette chaleur, cette richesse, cet éclat d'improvisation qui était une de ses séductions. Nos annales, même dans la brièveté de leurs comptes-rendus, permettent de faire revivre quelques-unes de ces brillantes controverses, où il répandait des trésors de science avec l'abandon d'une causerie délicieuse.

C'est que Tarde était là ce qu'il fut dans ses

livres, dans ses cours : un semeur d'idées, un éveilleur d'esprits. S'est-il trouvé de nos jours un homme qui, dans les études sociologiques, ait plus vigoureusement secoué la torpeur de la pensée traditionnelle, maltraité les formules toutes faites, dérangé les habitudes routinières, transformé les méthodes, déplacé les points de vue, et, somme toute, amassé les matériaux et tracé les grandes lignes d'une science nouvelle ?

Son œuvre monumentale, si prématurément interrompue, n'était pas dans sa pensée un bloc intangible ; il se plaisait, au contraire, à prévoir que l'avenir y appliquerait ce droit de critique, dont lui-même a tant et si magistralement usé. Il se peut, en effet, qu'un plus mûr examen fasse rejeter ou réviser telle hypothèse comme aventureuse, telle théorie comme trop absolue, telle explication de détail comme moins solide qu'ingénieuse. C'est le sort réservé à tous les grands penseurs et à leurs constructions géniales. Mais il est une gloire que nul progrès de la sociologie ne saurait enlever à l'auteur des *Lois de l'Imitation*, de la *Philosophie pénale* et de la *Logique sociale*. C'est celle d'avoir saisi, interprété et illustré d'innombrables exemples, pris sur le vif, quelques-unes de ces lois ou, comme il aimait à dire, de ces « vérités en apparence étrangères les unes aux autres », qui, par le rythme éternel de leurs variations, — tantôt répétition, tantôt opposition, tantôt adaptation, — produisent à la fois l'harmonie universelle des sociétés et le libre épanouissement, l'incoercible diversité des

Universitas
BIBLIOTHECA

forces individuelles, atomes organiques de la vie sociale.

En un jour où le monde savant tout entier s'unit dans un hommage à la mémoire de Gabriel Tarde, notre Société, qui fut la sienne, lui apporte le tribut de sa gratitude et de sa respectueuse admiration.

Veuillez en agréer l'expression, Monsieur le Président, avec l'assurance de notre haute considération.

BANQUET

Le soir du même jour, à sept heures, un banquet, offert par Messieurs de Tarde, réunissait dans la Salle des Fêtes de la ville, nouvellement restaurée, les orateurs qui avaient participé à la cérémonie de l'après-midi, les personnalités officielles et les notabilités de la ville qui avaient pris place sur l'estrade, ainsi qu'un grand nombre d'amis personnels de la famille. Parmi les convives, au nombre d'une centaine environ, nous citerons : M. Thamin, recteur de l'Académie de Bordeaux; M. le Préfet de la Dordogne et son chef de cabinet; MM. les docteurs Peyrot et Guillier, sénateurs; M. Sarrazin, député; MM. Espinas, Louis Léger, Charles Benoist, Injalbert, membres de l'Institut; M. Fernand Faure, M. le professeur Lacassagne, M. le marquis de Fayolle, M. André Dejean, maître des requêtes au Conseil d'Etat; M. Emmanuel Lasserre, conseiller à la Cour de Bordeaux; M. le sous-préfet de Sarlat, M. Antoine Cheyrou, adjoint au maire; MM. les membres du Conseil municipal; MM. Michelot et Garrigou, juges à Sarlat; M. Calmeil, substitut du Procureur de la République; MM. Jean de Boysson, Carles, André Toulemon, avocats à Sarlat; MM. les avoués et notaires de Sarlat; M. le comte de Sainte-

Aulaire, conseiller d'ambassade; M. le vicomte de Prin, M. le comte Henri de Maleville, M. Antoine Lascoux, M. Barbier, M. Serville, M. Lucien de Maleville, M. Baptiste Carrès, M. Audy, directeur d'enregistrement à Cahors; MM. Louis et Jacques Watelin, M. Bouhié, président de Chambre à Aix; M. A. de Lacrousille, avocat à Périgueux; M. Robin de Saint-Amant, ancien magistrat; M. Lagrange, architecte départemental; M. Bernard Tatareau, M. Doriac, M. E. Marc, MM. les docteurs Franc et Deguiral, M. Playoult, M. Gauthier, M. Roussarie, M. Fargues, Principal du Collège de Sarlat; MM. Payeur et Lacquièze, professeurs au Collège de Sarlat; M. Nouailhac, conservateur des hypothèques; M. J. J. Escande, M. Gardette, notaire à Montignac; M. Guimbeau, architecte; M. Delpech-Laborie, M. Paul Audy, avocat à la Cour de Paris; M. Jean Benoist, M. J. Arlet, M. H. Bourgès, M. Faget, maire de la Roque-Gajac; M. Sourie, M. Marc Delbreil, M. Chastel, percepteur à Sainte-Foy; M. Dauphin, M. de Rivals de Boussac, M. l'abbé Roux, ancien aumônier de la marine; M. Gabriel Roux, juge d'instruction à Marmande; M. Jules Roux, etc...

Au dessert, M. Thamin porta le toast suivant :

MESSIEURS,

Nous formons, autour de cette table bien garnie, une société selon le goût et la pensée de Gabriel Tarde, puisqu'un même sentiment, le culte de sa mémoire,

met entre nous de la similitude. J'ajoute qu'un autre sentiment, j'en suis sûr, nous unit, et qui s'adresse à ceux qui ont eu l'idée de cette réunion et qui ont voulu ajouter cette note cordiale à la pieuse cérémonie de tantôt. Messieurs de Tarde, votre père a enseigné qu'une des formes de la répétition universelle, avec l'ondulation et l'imitation, était l'hérédité. Puisse cette loi de la nature atteindre en vous son maximum de réalisation! Vous avez hérité de son nom, de son sang, de ses traditions, de celle de l'hospitalité en particulier. Puissiez-vous — n'avez-vous pas déjà commencé, et la piété filiale, comme c'était justice, ne vous a-t-elle pas porté bonheur? — hériter aussi de son talent et de ses succès, et répéter, en exemplaires vivants plus fidèles que toute image de marbre, en exemplaires vivants que d'autres générations répèteront à leur tour, puissiez-vous répéter, en procédant selon la loi *ab interioribus ad exteriora*, l'homme que nous avons glorifié aujourd'hui! Ce souhait s'adresse aux présents et à l'absent.

Mon hommage ira maintenant à celle qui n'est pas ici, mais qui est par excellence la gardienne du souvenir, étant la gardienne du foyer. — Puis je boirai aux amis de Tarde, à tous ses amis, mais en particulier à ceux de la première heure et des premiers articles, à ceux qui ont salué l'aube de sa gloire. Je boirai à l'artiste qui a consacré cette gloire et lui a donné, comme a dit M. Benoist en son beau langage, l'immortalité sereine du marbre. Je boirai à tous les concitoyens de Tarde, à tous les Sarladais, dont le commerce lui a inspiré le goût de tout ce qui est social, et qui ont

été à ce titre ses collaborateurs. Et je boirai à Sarlat, la petite ville qu'il a tant aimée, qui ménage une surprise, pour l'artiste et le curieux, à chaque détour de rue (et il y en a beaucoup); cette petite ville qui, au pittoresque de la nature unit le pittoresque du faste et de l'histoire. Je n'ai garde d'oublier le rocher romantique, au nom romantique, que baigne la sinueuse Dordogne, site célébré par lui, et célèbre maintenant grâce à lui.

Tout cela fait partie du souvenir de Tarde, et il eut voulu lui-même que tout cela eut sa part dans les sentiments qu'en neuf discours nous lui avons voués aujourd'hui.

M. Sarrazin, député, prit ensuite la parole :

MESSIEURS,

La fête où nous avons assisté aujourd'hui, et qui se continue par ce magnifique dîner, est une de ces manifestations dont la grandeur ne peut échapper à personne. Un homme, par son talent, par ses écrits, conquiert une des premières places parmi les plus nobles intelligences. Parti d'une petite ville perdue au fond du Périgord, il a rapidement, dans la grande cité, étonnée tout d'abord de tant d'éclat, gagné les suffrages des savants et charmé les salons où il fréquente. Son nom se répand au loin, chez toutes les nations civilisées. Ses œuvres, bouillonnantes d'idées généreuses, pénétrées de la juste perception des choses de l'humanité, l'élèvent au niveau des plus célèbres philosophes. Et

puis, subitement, par un coup imprévu du sort, il disparaît.

Cela n'est pas la mort.

C'est la gloire vraie, définitive, qui commence.

Aussitôt, des divers horizons accourent, apportant leurs hommages, les hommes des partis les plus contraires. Ils oublient leurs querelles, leurs rivalités. Ils s'inclinent devant la beauté du génie.

Quel est le pays où se produit une telle manifestation? Serait-ce un pays en décadence? Il est unique au monde, c'est la France.

Que ses ennemis l'accablent de leurs outrages méprisables; que quelques-uns même de ses enfants profèrent contre elle d'odieux blasphèmes, peu nous importe! N'avons-nous pas le droit d'être fiers, lorsque nous voyons cette France, de par ses savants, de par ses littérateurs et ses artistes, attirer l'attention de l'univers entier?

Comme il m'est doux, Monsieur le Recteur, Messieurs de l'Institut, du Collège de France et de nos Facultés, de vous saluer ici, au nom de la ville de Sarlat, et de vous dire notre admiration reconnaissante! C'est avec bonheur que la petite patrie de La Boëtie acclame les bons ouvriers de la gloire nationale. Vos études, vos recherches, vos inventions constituent un patrimoine moral, par où une nation est assurée de briller toujours au premier rang. C'est pourquoi, loin de connaître à votre égard l'envie, l'indifférence, nous nous plaisons à proclamer vos mérites, et nous avons, en ce moment, tout le sentiment de l'honneur que vous nous faites.

Tarde était des vôtres. Mais, pour nous, il était quelque chose de plus : il était un fervent ami de notre Périgord, de ces pittoresques paysages que la Dordogne, comme si elle les quittait à regret, sillonne de nombreux méandres. Qui n'a vu ces rochers chaotiques, où sont accrochés les villages, « ces prairies gazonnantes » que « la rivière bleue » égaie de sa note « riante », ne peut saisir les sources de toute la poésie dont fut imbue l'âme de Tarde.

Beauté, Art, Philosophie, voilà tout ce que nous célébrons ce soir encore, en nous groupant autour de ces superbes jeunes gens, qui, marchant sur les traces paternelles, ont, en un petit livre de vive clarté, prouvé leur ferveur filiale, montré aussi leur intelligence des nobles pensées. Un avenir brillant leur est réservé. Nous les accompagnons de nos vœux, de même que nous avons eu un réel plaisir à nous associer à eux pour la glorification de leur père.

Messieurs,

Au nom de la ville de Sarlat, je lève mon verre à celle qui fut la collaboratrice attentive et dévouée du philosophe, à madame de Tarde ; à ses fils, qu'entourent toutes nos sympathies ; à la science, aux arts, si magnifiquement représentés dans cette enceinte par vous, Monsieur le Recteur, par vous, Messieurs les savants ; à la France toujours plus grande, toujours plus digne de respect et d'amour.

M. le docteur Peyrot et M. Guillier, sénateurs de la Dordogne, portèrent les toasts suivants :

Toast de M. le Docteur PEYROT

Messieurs,

Au commencement de mars 1900, la Société amicale des Périgourdins de Paris se trouvait réunie dans son banquet annuel. Je préside depuis un quart de siècle ce petit conservatoire de notre patriotisme provincial, et ma fonction me fait un agréable devoir de complimenter, dans un toast final, les compatriotes présents ou absents qui, par leurs travaux et leurs succès, ont apporté, dans l'année, un nouveau lustre à notre cher Périgord. Beaucoup, parmi nous, connaissaient mal — pourquoi ne pas l'avouer ! — l'œuvre de Gabriel Tarde. Quel étonnement pour eux, quelle joie pour tous, lorsque je dis la rapide carrière de notre grand philosophe ! Encore juge d'instruction à Sarlat en 1894, il venait d'être nommé professeur au Collège de France. Nous prenions tous notre part de cette gloire. La « Truffe » était ravie.

Et comme elle avait raison de l'être ! Y eut-il jamais Périgourdin plus pur que Gabriel Tarde ? Il naît à Sarlat, où sa famille compte depuis plusieurs siècles des citoyens distingués ou illustres. Il y fait toutes ses études. Trois ans consacrés à la conquête de la licence en droit ne le séparent pas sérieusement du Périgord, où le ramènent chaque été de longues vacances. Le voici avocat, bientôt juge suppléant dans sa ville natale. Puis, un court séjour en terre charentaise :

deux années de magistrature à Ruffec. Il rentre enfin à Sarlat. Il ne le quittera que vingt ans plus tard, en 1894, pour venir à Paris.

A ce moment, Gabriel Tarde avait cinquante ans. Sa personnalité était achevée. Paris vit quelques réalisations. Il mit l'homme à la place qui lui était due. Mais il ne fut pour rien dans sa formation. D'immenses lectures, de patientes études et, surtout, de longues méditations avaient déjà fait Tarde tout entier. Il me semble voir notre philosophe dans sa vieille maison de la Roque-Gajac, dont il a parlé si amoureusement, *mi-caverne, mi-prison*. La prison était gaie, avec ses larges croisées ouvertes sur le fleuve bleu, sur la fière Dordogne, par lesquelles le soleil entrait en maître. La caverne était jolie ; mais c'était peut-être bien véritablement une ancienne caverne heureusement transformée. Dans ce creux de rocher, où nichèrent sans doute, il y a tant de milliers d'années, les premiers habitants de nos vallées périgourdines, où les générations humaines se sont succédées en modifiant et améliorant peu à peu leurs pittoresques demeures, Gabriel Tarde a vécu longuement. C'est là, près de sa mère, dans l'ambiance périgourdine, l'âme pénétrée de tout ce qui fut l'originalité, le charme, la grandeur de notre cher pays, c'est là qu'il se forma et qu'il développa, dans l'étude, la merveilleuse intelligence, à laquelle on a rendu si pleinement hommage aujourd'hui.

Les Périgourdins ont donc le droit d'être fiers de Gabriel Tarde. Il est tout à eux.

Qu'il me soit permis d'exprimer le vœu que ses fils, dont l'amour filial s'est exprimé si souvent d'une façon

touchante, suivent encore ici la tradition paternelle. Tout nous fait prévoir pour eux un brillant avenir. Quelles que soient les situations où les appelleront leurs talents, qu'ils ne se laissent jamais déraciner, qu'ils restent toujours attachés à la Roque-Gajac, à Sarlat, à ce beau Périgord, que Gabriel Tarde aima passionnément et auquel il dut peut-être une partie de son génie.

C'est à la réalisation de ce vœu que je bois.

Toast de M. GUILLIER

Messieurs,

Nous touchons au terme de cette belle journée, qui laissera dans les souvenirs des Sarladais une trace que le temps aura de la peine à effacer.

Vous, qui avez affronté les fatigues d'un long voyage et qui vous êtes arrachés à vos travaux si féconds et à vos occupations si absorbantes, pour apporter à la mémoire de notre compatriote l'hommage des plus illustres compagnies dont la France s'honore, vous avez pu voir que le cœur de toute cette population, avide de recueillir vos éloquentes paroles, battait à l'unisson des vôtres.

Vous avez dû être frappés, comme mon aimable voisin qui me le signalait, du recueillement de cette foule qui, mal placée pour entendre, heureuse de saisir à la dérobée les parcelles de vos discours, dont elle ne mesurait pas les nuances et les délicatesses, s'imposait

une attention de deux heures, qui ont paru courtes aux privilégiés de l'estrade, et cela, en vue de s'unir avec vous dans un sentiment commun de regrets pour celui qui n'est plus, et de respectueuse sympathie pour ceux qui lui survivent.

La vieille capitale du Périgord-Noir n'était pas seulement fière de recevoir les hommes éminents dont la réputation, les titres ou les ouvrages lui sont connus; elle était heureuse de s'associer de tout cœur à la glorification d'un de ses fils, qui était toujours resté pour elle, avant tout, un Sarladais.

Le plus souvent, lorsqu'un monument est érigé dans une ville en l'honneur d'un personnage qui l'a illustrée, un temps assez long s'est écoulé entre le jour de sa disparition et celui de son apothéose. Les souvenirs glorieux qu'il a laissés sont conservés par des générations qui ont suivi la sienne, et si une élite, ou, plus rarement la masse, se rappelle ses œuvres, ses services ou ses hauts faits, aucun de ceux qui glorifient sa mémoire ne peut se rattacher à lui par les liens intimes d'une affection personnelle.

Aujourd'hui, il n'en était pas ainsi; et c'est ce qui donnait à cette solennité un caractère si intime, si touchant.

C'est qu'en effet, il n'était personne, parmi ceux qui se pressaient autour du buste de Gabriel de Tarde, qui ne l'ait plus ou moins approché, fréquenté et, par là même, aimé.

On se sentait entouré d'une atmosphère d'affection pour cette vieille lignée des de Tarde, qui se rattache aux familles les plus justement estimées de la région,

et dont le nom se trouve mêlé, depuis des siècles, à tous les faits et à tous événements les plus saillants de l'histoire locale.

Pour nous, qui avons connu ce sage, ce modeste, ce magistrat exemplaire qui, apte à remplir les plus hautes fonctions, avait longtemps limité son ambition à un siège du Tribunal de sa ville natale, nous nous réjouissons de voir que les traditions de cette famille ne sont pas interrompues, et nous associons à nos regrets les espérances que font concevoir les brillants débuts au barreau de Paris et les travaux si pleins de promesses de ses fils, qui se montrent, de bonne heure, dignes de lui.

Je ne saurais oublier, dans l'hommage respectueux mais insuffisant que je rends à G. de Tarde, la femme distinguée entre toutes qui a été sa compagne dévouée. Je réponds, j'en ai la certitude, à ses vœux les plus ardents, en buvant au succès dans la vie de ses enfants bien aimés.

M. Charles Benoist, de l'Institut, se leva ensuite pour remercier, dans une charmante et spirituelle improvisation, la population sarladaise de l'accueil cordial qu'elle avait réservé aux orateurs de la journée. Il dit combien il avait été touché de l'attitude recueillie et sympathique de cette foule, venue pour commémorer un grand compatriote, et qui sut rester debout, pendant trois heures, sous un ciel menaçant, bien qu'elle ne pût entendre que des bribes des discours prononcés. Enfin, par les éloges sans réserves qu'il prodigua au maître Injalbert

pour sa belle œuvre, il provoqua une courte réponse de celui-ci.

Toast de M. INJALBERT, de l'Institut

Je ne m'attendais pas à parler ce soir. Les aimables paroles de mon éminent confrère, M. Charles Benoist, m'engagent à m'y risquer. Mais, hélas! si la sculpture a l'âme ardente, elle a l'éloquence courte... Je dirai seulement ceci : Il y a, dans la vie d'un artiste, certaines heures passagères qui concentrent en elles les plus belles sensations qui puissent remplir le cœur. Aujourd'hui, et ce soir encore, en écoutant les brillants orateurs qui glorifiaient l'œuvre de Tarde, j'ai vécu quelques-unes de ces heures... Je me réjouis d'avoir collaboré à cette glorification ; et c'est pourquoi je veux exprimer ici la sincère reconnaissance que je garde à la famille et au Comité.

M. Louis Léger, de l'Institut, déclara qu'il avait été profondément ému par le caractère si particulier et si touchant de la cérémonie d'inauguration ; et il expliqua notamment pourquoi il avait des raisons personnelles de s'associer à cette manifestation périgourdine :

Ce n'est pas seulement l'estime et l'amitié que je professais pour mon regretté collègue qui m'ont amené à Sarlat ; c'est aussi un instinct irrésistible, en quelque sorte l'attrait du pays natal. Je suis né, en effet, sur les bords de la Garonne, à Toulouse. La

Garonne se hâte dans son cours pour aller rejoindre la Dordogne. Je bois à l'union intime des deux fleuves du Périgord et de la Gascogne, ainsi qu'à la prospérité de l'Université de Bordeaux, qui est si dignement représentée ici.

M. Robin de Saint-Amant, ancien magistrat et collègue de Gabriel Tarde au Tribunal de Sarlat, exprima en termes parfaits le souvenir qu'il avait gardé de cette collaboration de plusieurs années, et s'associa aux légitimes hommages rendus à celui qui avait été un magistrat indépendant, modeste et sans ambition.

M. Jean de Boysson, bâtonnier de l'Ordre des avocats à Sarlat, prononça les paroles suivantes :

MESSIEURS,

Je croirais manquer à un devoir, si, en mon nom et comme doyen du Barreau, je ne saluais à mon tour la mémoire de Tarde, de l'ami et du juge.

Tarde vous appartient, Messieurs de l'Institut et du Collège de France, par sa vaste érudition et par ses œuvres philosophiques ; mais il est à nous, Sarladais, par sa naissance, par son cœur et par sa jeunesse, dont le charme séduisant rayonne et flamboie dans le cadre de notre passé.

Lorsqu'on a eu l'avantage de pénétrer dans son intérieur familial, on en garde d'impérissables souvenirs ; et je ne puis les évoquer sans adresser l'hommage

respectueux et ému de mon cœur à la mère et à la femme admirables qui nous recevaient dans cette hospitalière « maison ».

Tarde s'y montrait fils adoré, mari choyé, ami délicieusement aimable. Toujours prodigue de son esprit et de sa verve, il était, tour à tour, narrateur enjoué, causeur exquis, poète délicat, admirateur de la beauté sous toutes ses formes. Il n'était pas de réunion dont il ne fut l'âme.

Son activité, du reste, était dévorante; il menait de front les occupations les plus variées, se donnant à chacune comme si elle était la seule. En lisant ses dissertations philosophiques, on croit voir un Tarde uniquement plongé dans l'étude abstraite des problèmes de sociologie ou de criminalité; ceux qui savourent ses œuvres poétiques entrevoient un disciple de Lamartine, toujours cherchant ses délicates inspirations dans les sites pittoresques de notre Périgord. Le promeneur qui rencontrait Tarde, errant, un pardessus sur son bras et dodelinant de la tête, dans les allées ombreuses de nos jardins publics, en quête d'un flirt, l'eut pris volontiers pour un désœuvré...

Etonnez-vous ensuite que Bergson puisse dire de lui qu'il nous charme par sa variété et promène sa baguette magique sur tout ce qui nous intéresse.

Il a écrit, je ne sais plus où, mais M. Fernand Faure nous le rappelait il y a quelques instants, que l'homme meurt tout entier alors seulement que ceux l'ayant connu meurent à leur tour et ne peuvent plus parler de lui. Dans ce cas, Messieurs, Tarde n'est pas mort tout entier. Que dis-je! il est encore bien vivant, bien

présent au milieu de nous, et nous pouvons, avec une légère métaphore, lever nos verres en son honneur.

Mon cher Alfred, mon cher Guillaume, dans le sillage lumineux tracé par votre illustre père, parmi les penseurs et les écrivains, votre frère Paul et vous vous brillerez à votre tour, pour l'honneur et la gloire de votre nom et le légitime orgueil de vos amis.

Je bois, Messieurs, à toute la famille de Tarde.

M. A. de Lacrousille, avocat à Périgueux, parla au nom de l'Ecole félibréenne du Périgord :

MESSIEURS,

Tout est dit et l'on vient trop tard, et je sens combien il est téméraire de parler après d'aussi éminents orateurs; si je me lève, c'est pour accomplir un pieux devoir, en venant apporter à la mémoire de Tarde l'hommage respectueux du Bournat du Périgord.

Félibres et Régionalistes, nous le revendiquons comme un des nôtres, car, s'il ne prit point part directement à nos travaux, il nous appartient à la fois et par sa vie et par son œuvre.

Quelle carrière surprenante que celle de ce magistrat de 50 ans, mêlé soudain au tourbillon de la vie parisienne, à un moment où il a déjà, dans le calme laborieux de sa vie provinciale, établi les formules d'une science nouvelle !

Attiré par le monde où sont appréciées la vivacité et la finesse de son esprit brillant, comment va-t-il échapper aux puissances corruptrices et dissolvantes qui l'environnent? Simplement parce que, consciemment ou instinctivement, il suivra l'exemple d'Antée, dont la Fable nous a légué le mythe symbolique, le bon géant qui retrouvait ses forces amoindries au contact de la terre nourricière.

Tarde, à vrai dire, ne perdit jamais le contact, et chaque fois que sa fonction et ses études lui en laissèrent le loisir, il vint se retremper dans ce bourg de La Roque-Gajac, où il avait grandi et où il a voulu dormir son dernier sommeil, près des laboureurs centenaires, des pâtres et des mariniers aux mains rudes, et des fileuses qui content, à la veillée, les merveilleuses légendes.

Avec quelle éloquence, vous l'avez entendu aujourd'hui, il sut défendre leur parler périgourdin; il regrettait qu'on eut « énervé et assourdi, par des mots parasites, cet idiome sonore et nerveux », qui fut, au temps des troubadours, la langue des palais et des cours, et qui fit rayonner sur toute l'Europe le sourire de la civilisation gallo-romaine.

Il traduisit en poète l'émotion que provoquait en lui la vue du sol natal, et on retrouve dans ses vers la mélancolie nostalgique qui rendit fameux les sonnets de du Belley.

... Il aima passionnément la douceur périgourdine!... ... A vrai dire, qui pourrait ne pas l'aimer? ... Notre Périgord est un pays de juste milieu... On n'y trouve pas les sommets altiers de l'Auvergne,

les sombres forêts des Vosges, les vastes plaines de la Touraine, ou les dunes de Gascogne, que la mer vient battre de ses flots grondeurs...

Mais, partout, quel charme pénétrant ! Des collines boisées enserrent des vallées verdoyantes, que sillonnent le cours capricieux de jolies rivières, qui ne sont déjà plus des torrents et qui vont bientôt devenir des fleuves ; et dans ces paysages agrestes, les maisonnettes aux toits rouges mettent de la vie, à côté des vieux châteaux, dont les ruines pittoresques évoquent un héroïque passé.

Ce serait une curieuse étude à tenter que de rechercher dans quelle mesure un tel milieu a pu influencer l'esprit de Tarde.

Une constatation s'impose ; c'est que le Périgord a vu naître Montaigne, La Boëtie, Maine de Biran, de Tarde ; et si leur œuvre est par tant de côtés différente, on y retrouve pourtant ces points communs : je ne sais quelle grâce élégante, une originalité subtile et un large esprit de tolérance.

Messieurs, le meilleur moyen d'honorer les morts, c'est de suivre leurs leçons et de s'inspirer de leur exemple. Les fils de Tarde ont pensé qu'ils devaient être mieux que des héritiers de leur père ; ils ont voulu, suivant le mot d'un de leurs maîtres, être « sa progéniture intellectuelle » ; et déjà, dans des carrières diverses, ils ont donné la mesure d'une rare et haute valeur.

Je bois à ces jeunes hommes, qui portent avec tant d'honneur le lourd fardeau d'un nom glorieux et estimé.

M. le Vicomte Armand de Prin lut les vers suivants :

ODE A TARDE

Si je viens à mon tour de mes mains de poète
Joindre une palme verte à celles qui, ce soir,
Ceignent le front pensif de ton marbre qu'on fête,
O Tarde ; si je viens balancer l'encensoir
Des vers harmonieux, des strophes cadencées,
A ta gloire qui tient entière nos pensées,
C'est que tu fus toi-même un orfèvre des mots,
Un enfant de la muse, un jongleur de la rime ;
C'est qu'à poser ta lèvre aux divins chalumeaux
Tu tentas d'oublier nos crimes.

Au flanc des rochers bleus, je dirai ta maison,
La nature formant ton cerveau rempli d'elle,
Et le calme village, et le bel horizon
Que tu rendis illustre en leur restant fidèle.
Je dirai la Dordogne offrant ses flots luisants,
Et le chemin battu des pas du paysan,
Qui te rit à travers les toits de pierre rousse,
Et le vieux cimetière où, près de ton aïeul,
Tu voudras reposer sous la croix et la mousse,
Avec les blés d'or pour linceul.

Dans la lumière éparse et la couleur changeante
Du pays d'Aquitaine où se plurent tes pas,
Je dirai le pinceau subtil que tu trempas,
Et l'hymne que ton cœur de vingt ans vibre et chante,
Lorsque auprès de ta mère il s'entr'ouvre soudain,
Comme au tiède soleil la rose du jardin.

Nul autre, mieux que toi, n'a su la joie discrète
Et la douceur de vivre au sein des êtres chers,
Ces sublimes pensers qu'inspirent la retraite,
Rêves que tu fis chair.

Car l'artiste chez toi doublait le philosophe;
C'est ce qui rend ton chant si triste et si profond,
C'est l'étoile qui luit aux branches de ta strophe,
C'est la lune voilant la traîtrise des fonds
En pailletant la mer que la vague secoue...
C'est ce qui fait grandir la moisson sous ta houe,
Ce qui pare ton vers de sublimes atours;
C'est pourquoi l'on ressent un frisson à te lire,
Toi qui fus un esthète et connus de nos jours
Le meilleur et le pire.

Je me rappellerai longtemps cet entretien
Que nous eûmes, un soir, au seuil de ma demeure;
Tu récitais si bien les vers! — Après les tiens,
Ta lèvre murmura la musique mineure
Des méditations... Je vois ces yeux ravis
Qu'en marchant tu fixais sur un ciel de lavis,
Tes cheveux noirs et longs encadrant ton front blême,
L'émoi de ton parler et ton geste enjôleur,
Lorsque tu détaillais, tel un archet bohème,
Cette plainte d'amour et de douleur.

Tu l'as dit : nos amis sont notre survivance.
Qu'importe le départ d'ici-bas, si des cœurs
Gardent de nos désirs la fidèle observance,
Si nous laissons des fils habiles au labeur,

Pour nous continuer dans notre destinée!
Ainsi, notre louange à te suivre obstinée,
Ainsi, tes trois enfants, qu'émeut ton souvenir,
Veilleront à l'intégrité de ton domaine;
Ainsi, Tarde, ton nom franchira l'avenir
Rapide qui nous mène...

M. Marc Delbreil, félibre sarladais, lut un sonnet à Gabriel Tarde :

A GABRIEL TARDE

—

O Maître, revêtu de gloire triomphale,
Dont l'aube brille au ciel de notre Périgord,
Dans un marbre immortel, pur comme ton front pâle,
Voilà que parmi nous tu vas revivre encor!

Le temps, qui détruit tout, peut souffler en rafale;
Ton œuvre, distillée en un alambic d'or,
N'en versera pas moins sa liqueur à plein bord
Aux générations que trempe un esprit mâle.

Et c'est bien à Sarlat, dans un square embaumé,
Que se perpétuera ton souvenir aimé,
O penseur, devenu l'honneur de notre race!

Près de toi, dans ce coin de terre hospitalier,
De tes enseignements chacun suivra la trace,
En évoquant ton nom doucement familier!

M. le docteur de Montméja avait envoyé la poésie suivante, en patois sarladais, destinée à être lue par son fils M. le vicomte de Montméja :

O MOUM COMORADO GABRIEL TARDO

(En potois sorlodés)

—

Oprès tant dé discours, oprès tant dé porados,
Oqui toun vièl omit qué vèt per té porla;
Dél brêt tzusqu'o to mort fuguèran comorados :
Qué pèsqué diré oco, su lou soul din Sorlat.

Quand èran tut pétits, ah! coumo nus oïmaboun
Nostroï maïrés, omit! Eroun coumo douoï sors.
Sus lour faòudo, tut douï, souvén nus embrossaboun;
Caduno, din soun cur, mésclabo nostréous sorts.

Ovèn vit lour souriré è senti lours olarmos;
Ovèn, en los perdén, souffert douï dols cruels...
Podi pas l'y pénsa sans qué douoï grossoï larmos
Sus oquéls souvénirs tomboun dé mus doùs èls.

Ovès fat déous discours én léngo magnifico;
N'oòusorioï pas rés diré, en froncès, oprès vouï;
Tardo, dé soun potois oïmabo lo musico :
Nus otzèssas oòuvit quand porlobian tut douï!

To vervo, én fan lus vers, cu nou lo counégudo!
Mo lyro déourio plo, dovant toun piédestal,
Crogna dé sé fa oòuvi : so vout és bièn ménudo,
Tos cordo èroun d'or, loïs méounos soun dé fial.

O l'atzé oun, maï qué maï, sen tut dé lo conaïllo,
Ovis dé poïsontous ormat un rétzimén,
Qué t'oôurion tut ségut ol fort dé lo botaillo,
Prestés o sé fa tua tzou toun couméndomén.

Mès un brusqué cat-tour sé foguèt din to vito;
Vétzèrés o doutz' ans qué n'èrés pas souldat;
Poôusèrés lou fusil pèr gorda lo lévito;
Toun botoilloun dé ploumb fuguèt lèou déssoudat...

Dé toun ésprit, dobouro, as dounat lo mésuro ·
Dévourabés Platoun, Aristoto... è sans brut
Mintzabés d'oquel po tzusqu'os lo rosuro;
Cadun coresso plo l'idèïo qué li prut!...

Los idèïos, tzas tu, drutzos coumo lo grèlo,
Vénin o toun cervel coumo vers lour bournat;
As escontit trot lèou lou lun dé to condèlo,
Perdèn maï dés trés quarts dé ço qu'oôurio dounat.

L'hosar, maï qué toun goût, vers lo motzistroturo
T'empourtèt un moumén... Dé trouna coumo un reï,
Entourat dé so Cour, vaï pas o to figuro;
T'aïmi maï coumo sès, coumo t'on ploçat veï.

L'esprit aïmo lou tzour è lou soulél què brillo;
Sin bien lèou lou musit sé rèsto ol mèmo endret.
L'esprit, coumo dél vi, sé mét pas én boutillo;
Lou téouné, din to raoubo, èro trot o l'estret.

Et t'ovèn vit, bien lèou ovant l'aéroplano,
Lonçat din lo niboul, pèr to sabo empourtat,
Et t'ovèn soludat, quand, quittant nostro plano,
Sès portit, o pè tzun, pèr l'immourtolitat.

Lou soulél o déous fils ol délaï lus nuatzés,
Déous satellitos d'or qué flamboun din lou cèl :
Tu loïssoras os téous douï brillants héritatzés,
To glorio è lou tolén qué to fat immourtèl.

Mé domandi souvén ount hobito toun amo;
Soun cèl n'és pas lou méou, car l'Escrituro o dit,
Ooublidant qué l'esprit és lo divino flammo :
« Lou rouyoumé dél cèl és os paourés d'esprit ! »

Oouroï qué sès portit pèr vïouré din lo glorio,
Mé cal léva lus èls pèr té véré doun sès,
E sé moun souvénir troverso to mémorio,
En oboïssan lus téous, mé veïras o tus pès.

Tant qué siasqué possin, lo soutiso éternèlo
Déou lossa lou Boun Dïou ; è pensi qué souvén,
Loïssan lus Innoucéns conta din lour estèlo,
Sé trato dé possa din lou moundé sovén.

Lou qu'o fat l'Univèrs è créa soï merveillos,
Counéssén dé tout tén tout ço qu'orrivorio,
Dé soun Etèrnitat o vit loï loungoïs veillos
E s'és trotza qu'un sér bélèou s'ennoutzorio.

Tant qu'èrés sur lo tèrro, ol cro dé lo soraillo,
O dégut, bien souvén, véni pèr t'escouta,
Quand, en porlan potois, fosis o pléno daillo
Lo soulado d'esprit qué sovis l'y bouta.

Aï toutzour otzu poou qué t'opélès trot visté
Ol Panthéon dé glorio oous sovéns résèrvat,
Fièr d'èstré toun omit, dé té pèrdré bièn tristé,
Dé tzomaï pus té véré, oùrioï seï préservat.

D'oquél bel mounumén lo Vilo s'és porado ;
Aïmi félicita lus qué l'oòuron bostit ;
Mès restoras, per yo, l'omi, lou comorado :
Séras tzomaï trot grand... yo tzomaï trot pétit.

Ol lèt dé mort aï vit toun immourtèl visatzé...
Toblèou qué din moun cur toutzour démouroro :
E quand vendraï, cat nu, soluda toun imatzé,
En mé vérén pura... toun malbré puroro.

Enfin, au nom de la famille, M. Alfred de Tarde remercia en ces termes tous les orateurs de la journée, ainsi que les personnes qui avaient concouru à cette fête :

MESSIEURS,

Vous me pardonnerez l'émotion qui m'étreint au moment de vous remercier, au nom de tous les miens, pour tant d'éloquents témoignages d'admiration et de fidélité envers la chère mémoire de mon père. Vous me pardonnerez non seulement à cause de la solennité de l'hommage rendu et de la grande réputation des voix qui se sont fait entendre aujourd'hui et ce soir, mais encore et surtout parce que les joies si pures dont nous a comblés cette journée qui s'achève, ces joies si puissantes pour le cœur de fils passionnément épris de la gloire paternelle, ces joies ne vont pas sans une secrète tristesse. Car elles ont ravivé, au plus intime de nous-mêmes, le souvenir d'un vide que le temps ne peut nous faire oublier. Et notre orgueil filial, si ému et si reconnaissant soit-il pour toutes ces sympathies précieuses et ces hom-

mages illustres, ne peut consoler tout à fait notre tendresse filiale, encore si douloureusement blessée.

Mais ai-je besoin de m'excuser de mêler ainsi nos regrets personnels à vos louanges, et de ne pas vouloir oublier l'homme quand on glorifie le penseur, devant vous, Messieurs, qui avez connu et aimé mon père, — devant vous, ses amis, ses collègues et ses confrères préférés, qui avez éprouvé le charme pénétrant de son intimité, — et devant vous aussi, Messieurs, Périgourdins et Sarladais de bonne race, représentants de la vieille cité qui fut son berceau et le berceau de tous les siens, vous pour qui le nom de Tarde rappelle plus et mieux que des titres d'ouvrages célèbres, deux ou trois images familières : un regard pétillant derrière le lorgnon, un visage junévile encadré de longs cheveux noirs, une démarche vive et particulière, une voix toujours affable et séduisante... ? Et ne les avez-vous pas vues revivre aujourd'hui même, ces images familières, non seulement dans l'effigie de marbre qui vous est apparue, mais encore dans les paroles, pleines de justesse et de cœur, qui vous ont rappelé ce qu'étaient le Périgourdin et l'ami ? Et même ces souvenirs personnels ne vous ont-ils pas aidés à mieux goûter et mieux pénétrer les beaux discours, d'une si haute compétence et d'une élévation si rare, qui vous ont retracé sous ses multiples aspects l'œuvre du philosophe ?

Aussi bien, c'est cette sympathie de ses compatriotes, sympathie qui allait à mon père si spontanément parce que lui-même la rendait sans mesure, qui a permis de mener à bien l'œuvre que vous êtes venus consacrer aujourd'hui. A elle seule peut-être, l'admi-

ration de l'élite n'eut pas suffi à faire surgir du sol ce marbre imposant, cinq ans seulement après la disparition de celui qu'il commémore. Il est rare qu'un philosophe, par nature toujours un peu éloigné de la foule, soit fêté avec cette unanimité. Permettez-moi donc d'y trouver la preuve de votre affection sincère à la mémoire d'un homme qui avant toutes choses fut bon, qui crut que la bonté était le dernier mot des grands problèmes, et qui ouvrit à toutes les belles idées un large cœur fraternel...

Aussi quelle dette de gratitude n'avons-nous pas envers vous tous, Messieurs, pour avoir collaboré, chacun selon votre pouvoir, à l'édification de ce monument!... Je dois me restreindre, et, à cause de l'heure tardive, me contenter d'exprimer en bloc des sentiments que j'aurais voulu exprimer un à un... Je ne puis cependant m'empêcher d'adresser tous nos remerciments profonds à M. le Recteur de l'Académie de Bordeaux, qui a bien voulu accepter de représenter aujourd'hui M. le Ministre de l'Instruction publique, — à M. le Préfet de la Dordogne, — à MM. les Représentants de l'Académie des Sciences morales et du Collège de France, — à MM. les Sénateurs de la Dordogne, — à M. le Maire et M. le Sous-Préfet de Sarlat, — au Conseil Municipal, ainsi qu'à MM. les délégués des Sociétés savantes, — et à tous ceux enfin qui ont bien voulu, par leur présence, contribuer à l'éclat de cette fête. A tous, les miens et moi, présents ou absent, nous gardons au fond du cœur une vive reconnaissance.

Si vous me le permettez, j'ajouterai une parole encore... Et ce sera pour essayer de vous dire l'émou-

vante image qui m'est apparue au début de la belle cérémonie d'aujourd'hui... Quand s'est dévoilé tout-à-coup à nos yeux, dans sa blancheur, dans son élancement et sa grâce poétique, le monument qui vient embellir notre cité, — j'ai songé que ce bloc, si solidement planté en pleine terre natale, était mieux qu'une admirable œuvre d'art, qu'il était en quelque sorte un symbole, un emblème vivant et saisissant, — j'ai songé que cette fleur mystérieuse issue du sol n'était pas une fleur éphémère éclose en un jour dans l'humus fécond de la terre sarladaise, mais qu'elle y prenait ses racines dès le plus lointain passé, et qu'elle projetait ses tiges vers l'avenir, et qu'elle ne se fanerait point, et qu'elle était fleurie pour toujours, et qu'elle signifiait enfin l'indestructible attachement d'une famille à son pays. Car c'est de ce pays, c'est de la race patiemment formée par les générations successives en ce coin privilégié de la patrie française, c'est du charme secret de notre vieille ville, c'est de la douceur pittoresque des horizons de notre Dordogne, que mon père reçut, par une élaboration mystérieuse, cette lucidité, cette abondance, cette originalité vive et jaillissante, cet idéalisme profond, qui furent les marques de son esprit... Ai-je besoin après cela de vous redire par quels liens puissants nous nous sentirons désormais attachés, *unis* à la terre périgourdine, puisque c'est d'elle qu'il tint son génie, et c'est à elle qu'il le restitue aujourd'hui en honneur et en renommée?

Sarlat. — Imprimerie MICHELET, rue de la Charité.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface	3
Discours de M. Fernand Faure	5
» de M. le Dr Sarrazin	17
» de M. Thamin	21
» de M. Espinas	31
» de M. Leger	57
» de M. le Dr Lacassagne	61
» de M. Emmanuel Lasserre	74
» de M. le Marquis de Fayolle	81
» de M. Charles Benoist	85
Poésies récitées par Mlle du Minil :	
A) Poésie de Mme Camille Bruno	91
B) Poésie de M. Sébastien-Charles Leconte	92
Lettre de M. Bergson	94
de M. Ferdinand Buisson	98
Banquet :	
Toast de M. Thamin	102
» de M. Sarrazin	104
» de M. le Dr Peyrot	107
» de M. Guillier	109
» de M. de Boysson	113
» de M. de Lacrousille	115
Poésie de M. le Vicomte de Prin	118
» de M. Marc Delbreil	120
» de M. de Montmeja	121
Toast de M. Alfred de Tarde	124

CE B 2411
.Z7G3 1909
C00 GABRIEL TA
ACC# 1403134

Les Reliures Car
TEL. (819) 686-2059
(MTL) 861-7768

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

08 FEV '84

22 FEV '84

23 FEV '84

P.E.B. / I.L.L.

MAY 2 3 2008

MORISSET

OMAI 05 2008

a39003 000632512b
B 2411 .Z7G3 1909
GABRIEL TARDE.